IMAGES

LES FORTERESSES SUR PLOESTI
(Voir notre reportage photographique en pages 2 et 3)

DANS CE NUMERO:

L'U.R.S.S. ET L'APRES-GUERRE

30 millièmes

No. 726 — LE CAIRE (EGYPTE)
8 AOUT 1943

LES FORTERESSES SUR PLOESTI

L'ECRAN DE LA SEMAINE

APRES L'ITALIE...

En soi, l'Italie ne représente pas une puissance vraiment redoutable, capable de soutenir une guerre longue contre un adversaire comme la Grande-Bretagne, par exemple, car c'est un pays sans grande industrie ni ressources importantes. C'est la raison pour laquelle, même avec l'aide de l'Allemagne, sa position militaire est devenue très critique. Cependant, si l'Italie offre une certaine importance, elle le doit à sa situation géographique. Celle-ci a été en fait, pendant trois années, d'un très grand secours pour le Reich et l'est encore même aujourd'hui. Tout d'abord, parce qu'elle a coupé la Méditerranée en deux, et en second lieu parce qu'elle a permis à l'Axe d'établir une solide tête de pont sur le littoral nord-africain. Ce sont ces avantages qui servaient de monnaie d'échange à Mussolini vis-à-vis de Hitler, et maintenant qu'ils ont disparu, l'Italie se trouve par sa faute, pour être intervenue sans nécessité dans une guerre dont l'ampleur la dépasse, entre l'enclume et le marteau, à la merci de l'Allemagne aussi bien que des Alliés.

Quels que soient les développements de la crise italienne, il est utile d'envisager l'avenir par rapport à une occupation du territoire italien. Tout d'abord, il convient de noter que les industries allemandes ont dû, tout comme l'ont fait les industries russes, se transférer en partie vers l'Est ou le Sud-Est pour échapper aux bombardements aériens à partir de la Grande-Bretagne. Cela est une considération d'importance majeure. Nous devons relever ensuite que l'occupation de l'Italie méridionale rapprocherait sensiblement les Alliés des Balkans. Ce point aussi est important, en raison particulièrement de la résistance à l'Axe qui se poursuit dans la partie occidentale des Balkans. On doit toutefois avoir présent à l'esprit qu'il n'y a pas de réel accès à la Yougoslavie ni davantage à la Grèce par l'Adriatique.

Par ailleurs, la grande chaîne ou les chaînes de montagnes qui descendent vers la partie ouest de la péninsule balkanique sont si difficiles à traverser que les régions côtières des Balkans ont toujours été pratiquement plus près de l'Italie que le territoire se trouvant à l'est des montagnes.

Une des conséquences les plus graves de l'effondrement italien sera d'affaiblir les garnisons de l'Axe dans les Balkans. Il y a deux années, l'Italie avait près de trente divisions en Albanie, en Grèce et en Yougoslavie. Un certain nombre d'entre elles sont maintenant rentrées dans le pays. Mais si tous les Balkans devaient être libérés des garnisons italiennes — ce qui n'est pas dans le domaine de l'impossible — la tâche de l'Allemagne à les tenir serait en réalité très difficile. D'autant plus que, même avec l'aide italienne, elle n'a guère été aisée.

D'autre part, si l'Italie s'effondre, le Reich ne pourra probablement pas conserver le Dodécanèse. Quelle serait alors la situation de la Crète, laquelle est, croit-on, presque entièrement tenue par des troupes nazies ? Quelle serait la situation des îles situées entre le Dodécanèse et la Grèce ? L'Allemagne peut certainement puiser dans ses réserves dans les Balkans sans causer un tort irréparable à sa situation, mais elle ne peut pas le faire indéfiniment.

Il resterait encore à vaincre ces millions d'Allemands, et c'est là assurément une grande tâche, mais jamais les perspectives n'ont été aussi brillantes depuis le début de la guerre.



TEDDER ET SES BRAVES

Un nouveau club a été récemment inauguré à Alger, à l'usage des membres de la R.A.F. et des aviateurs des Dominions. Peu après son inauguration, le maréchal de l'air, Sir Arthur Tedder, commandant en chef de l'aviation alliée en Méditerranée, a visité le club et pris le thé avec quelques aviateurs présents. Voici le maréchal, photographié en compagnie de quelques héros de l'air, au nouveau club d'Alger.

« IMAGES » A P.T. 3

Les difficultés de ravitaillement dans les circonstances actuelles ainsi que la hausse constante des prix nous obligent à porter, à partir de ce numéro, le prix de vente d'« Images » à 3 piastres.

Les quotidiens et les hebdomadaires d'Egypte de langue arabe viennent du reste de prendre une mesure similaire pour les mêmes motifs.

Le nouveau tarif des abonnements sera comme suit :

Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-).

Stoj

COLONIE NOIRE ITALIENNE

Pour compenser la perte de son empire africain, l'Italie a acquis tout récemment une autre colonie « noire », située dans une des contrées les moins connues de l'Europe. Le fait semblera étrange, mais il n'en est pas moins réel. Ce village européen, qui se trouve sur les côtes du Monténégro, est habité exclusivement par des nègres.

Quand la domination ottomane s'étendait sur les Balkans, la ville d'Ulcinj était gouvernée par des pachas despotiques qui avaient importé un grand nombre d'esclaves nègres de l'Afrique du Nord. Par la suite, les Turcs se retirèrent, mais les nègres demeurèrent à Ulcinj. Persécutés par les blancs, ils allèrent s'établir dans un village voisin, nommé Stoj, où quelques pêcheurs serbes vivaient dans une grande pauvreté. Ils accueillirent les nègres et les employèrent pour l'exécution des gros travaux. Ce fut l'origine de la fondation de la colonie noire de Stoj. Les blancs moururent ou émigrèrent, tandis que les nègres se multiplièrent avec rapidité. Au bout de quelques décades, ayant oublié leur langue natale ainsi que la langue turque, ils étaient devenus des « nègres européens ».

Ce village, comme d'ailleurs toute la côte dalmate, est situé dans la sphère d'influence italienne.

Ploesti

EN FLAMMES

Les pays de l'Europe orientale contrôlés par l'Allemagne fournissent annuellement sept millions et demi de tonnes de pétrole brut, dont 6 millions de tonnes sont produites par la Roumanie.

On s'est demandé souvent pourquoi les Alliés ne bombardaient pas les puits de pétrole roumains dont la plupart se trouvent dans le rayon d'action des bombardiers lourds. Une pareille offensive aurait paralysé — du moins pour un temps — l'effort militaire de l'Axe.

La réponse nous est donnée par les experts : il est presque impossible de bombarder efficacement les puits de pétrole pour des raisons techniques dont la principale est que le forage des puits s'opère en profondeur. Durant l'autre guerre, par exemple, le creusement s'effectuait « en étendue », car le précieux liquide se trouvait presque à la surface du sol, d'où les lacs de pétrole facilement inflammables qu'ont illustrés les films de cinéma. De nos jours, le forage s'opère « en profondeur », à l'aide de machines spéciales, le pétrole se trouvant souvent à plus de 4.000 mètres sous terre ! Les cavités des puits qui n'ont que quelques mètres de rayons à la surface représentent une cible insuffisante pour les bombardiers.

Les experts en pétrole conseillent le bombardement des raffineries plutôt que les centres de production brute. La



ville de Ploesti, en Roumanie, qui a reçu la visite des bombardiers alliés cette semaine, offre à ce point de vue une cible idéale. Ploesti, située à une certaine distance au nord de Bucarest, est le centre principal de l'industrie de raffinerie roumaine. Elle contient quinze grandes usines de raffinerie, dont cinq au moins sont concentrées en un seul point. Se trouvant dans une plaine, la ville est facilement accessible par les airs : les réseaux multiples de chemins de fer qui y convergent, deux rivières et plusieurs autres signes distinctifs aident les pilotes à déceler rapidement les objectifs.

Quatorze mille tonnes de pétrole raffiné sont produites journellement par les usines roumaines, dont la plus grande partie à Ploesti. « Si l'on bombarde les raffineries de Ploesti, il n'y a guère lieu de bombarder les puits », disent les spécialistes, car tout le pétrole brut doit nécessairement passer par les usines de raffinerie.

Ploesti a été bombardée plus d'une fois (la dernière, par les Soviets en 1941), mais jamais avec autant d'intensité que cette semaine. La destruction des usines de raffinerie de la Ruhr et le manque des matières premières et des machines nécessaires à la reconstruction de ces usines font du bombardement de Ploesti une perte pour l'Axe qui frise la catastrophe.

Gayda

LE « MOINE DU RÉGIME »

Bien que la nouvelle du suicide de Virginio Gayda n'ait pas été annoncée de source officielle, la disparition du porte-parole de Mussolini et son remplacement par Alberto Bergamini à la tête du « Giornale d'Italia » marque une étape dans l'histoire du journalisme politique en Italie.

Gayda symbolisait tout un régime. Ce petit homme chétif, au visage d'ascète, aux lunettes d'écaille, à la petite moustache noire très soignée soulignant le dessin des lèvres, qui parlait toujours doucement, n'aimait pas les manifestations publiques et vivait presque retiré (seuls quelques partenaires de bridge de grande classe lui tenaient compagnie). Ce « moine du régime », comme l'avait surnommé la comtesse Ciano, était peut-être, après Mussolini, le personnage le plus puissant du pays.

Né en 1885, ce Piémontais d'origine fit des études d'économie politique et entra en 1908 dans la rédaction de la « Stampa ». Correspondant de ce journal en Russie, il assista en témoin à la révolution de 1918. Revenu à Rome, il s'installa à la rédaction du « Il Messaggero » et c'est du balcon de l'immeuble où siège cet organe qu'il acclama l'entrée des miliciens fascistes dans la capitale, en 1922. En 1926, en récompense de ses services, il fut nommé au poste de directeur du « Giornale d'Italia » qu'il devait occuper jusqu'au 28 juillet 1943. Cette feuille, qui paraît l'après-midi, est la plus importante de la capitale. Gayda s'occupait en même temps de la « Voce d'Italia », un journal du dimanche, et de « Il Piccolo », un quotidien du matin. Ses opinions étaient ainsi tirées à plus d'un million d'exemplaires. Il collaborait à d'autres revues et publiait trois ou quatre livres par an. Sa production était évaluée à 60.000 mots par semaine.

Gayda ne soumettait pas ses articles au ministère de la Presse et de la Propagande. On avait une confiance illimitée dans le sens politique de ce porte-parole officieux. De ce fait, Gayda était le journaliste le plus libre d'Italie. Il dictait parfois ses articles, mais la plupart du temps les tapait lui-même avec une rapidité déconcertante une demi-heure avant la mise sous presse. Peu de gens lisaient ses articles entièrement, car tout le monde savait que le fond de sa pensée était toujours exprimé dans le « cinquième paragraphe », avant la fin.

Sa plus fameuse réussite journalistique a été son éditorial « Les sanctions signifient la guerre » qu'il a publié au moment où la S.D.N. avait décidé d'appliquer des sanctions économiques et militaires contre l'Italie. C'est peut-être grâce à cet article que la conquête de l'Abyssinie put s'accomplir sans que les sanctions soient entrées vraiment en vigueur.

PLOESTI BOMBARDÉE

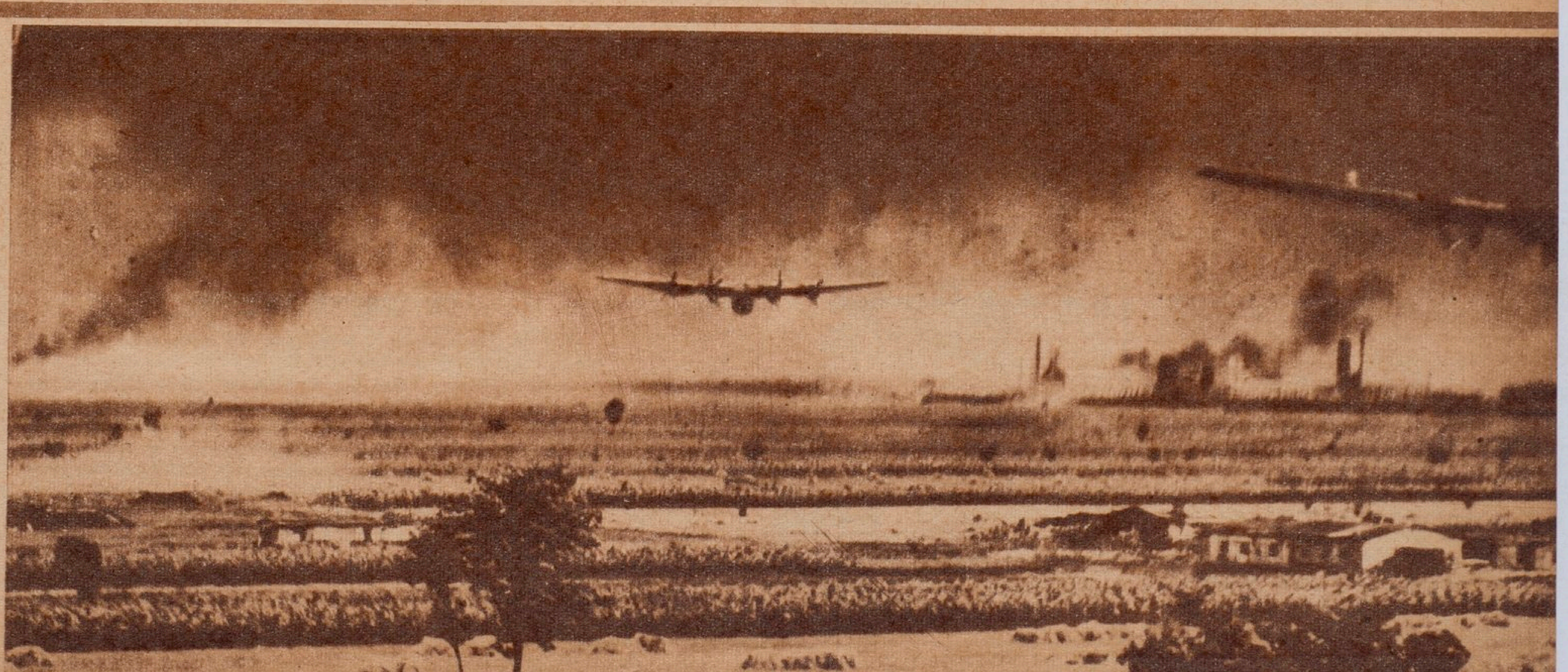
Le raid aérien allié sur le centre pétrolifère de Ploesti, en Roumanie, a été dévastateur. La photo de notre couverture représente un Liberator américain volant à basse altitude au-dessus des raffineries dont on aperçoit les hautes cheminées à droite.

Ces photos saisissantes ne donnent qu'une idée partielle des dégâts causés, car elles furent prises avant que les bombes à retardement n'eurent explosé. Il convient de noter que 90 pour cent des dégâts sont dus à leur action.

CI-CONTRE, EN HAUT : un bombardier B-24 de la 9ème Force Aérienne survolant très bas les objectifs en flammes.

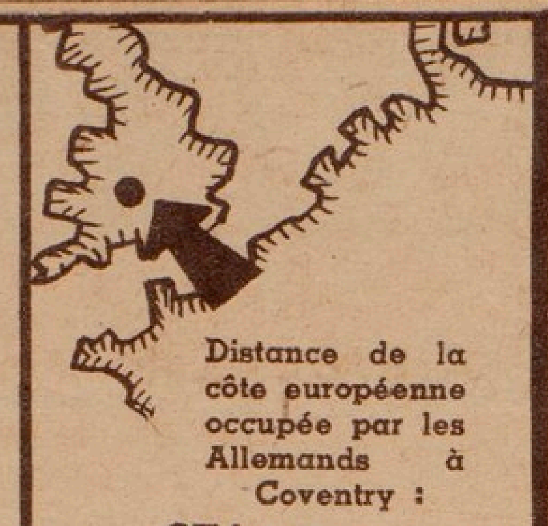
CI-CONTRE, A GAUCHE : l'on voit plusieurs bombardiers américains volant en formation, à basse altitude.

A DROITE, à hauteur d'arbres, les bombardiers font du rase-mottes après leur passage sur l'objectif.



RAID SUR COVENTRY (14-15 novembre 1940) RAID SUR HAMBOURG (27-28 juillet 1943)

Poids total des bombes allemandes
225 tonnes



Distance de la côte européenne occupée par les Allemands à Coventry :
274 kilomètres

Poids total des bombes alliées :
2.300 tonnes



Distance de la côte anglaise à Hambourg :
700 kilomètres

DEUX VILLES SOUS LES BOMBES

Deux dates de la guerre : le 15 novembre 1940, nuit du fameux raid nazi sur Coventry, et 28 juillet 1943, nuit du raid britannique sur Hambourg. En 1940, après avoir parcouru 274 kilomètres, les avions allemands ont jeté en l'espace de six heures 225 tonnes de bombes, maximum qu'ils n'ont jamais dépassé. Partis de la côte anglaise que 700 kilomètres séparent de Hambourg, les bombardiers anglais y ont déversé la semaine dernière près de 2.300 tonnes de bombes en l'espace de 45 minutes. Ces chiffres parlent d'eux-mêmes et indiquent dans quelle proportion le rapport des puissances aériennes alliées et axistes s'est modifié. Et les aviations alliées n'ont pas encore atteint le sommet de leur puissance... L'arme aérienne est désormais susceptible de contribuer d'une façon décisive à la victoire. Les Alliés sauront exploiter leur supériorité.

Frais d'occupation

EN TERRITOIRE ENNEMI

Une armée d'occupation a besoin de dépenses considérables. Où trouver rapidement les sommes nécessaires pour payer les fournitures et la solde des troupes ? Au cours de leurs avances en Europe, dans les premières années de la guerre, les nazis avaient résolu le problème. Ils se contentaient de fixer au mark allemand un taux d'échange arbitraire et décrétaient la peine capitale contre toute personne qui refuserait de vendre ou d'acheter à ce taux. Ce système équivalait au fond à un pillage systématique et réglé des pays occupés, car ces billets de banque n'avaient d'autre valeur que le papier sur lequel ils étaient imprimés.

Un homme d'affaires américain blessé à Athènes au cours d'un raid — on était en pleine campagne de Grèce — raconte l'histoire suivante qui illustre bien la méthode allemande. Voulant retourner aux Etats-Unis après sa sortie de l'hôpital, il décida d'offrir son auto privée — qu'il ne pouvait emporter avec lui — à une organisation de secours grecque. Mais, se doutant que la voiture serait aussitôt confisquée par les autorités nazies, il crut plus habile de la vendre et d'en remettre le prix à la société humanitaire en question. Il se rendit au quartier général nazi — où il avait quelques connaissances — il fut étonné de constater que le prix relativement élevé qu'il demandait pour la voiture fut accepté sans discussion par l'officier chargé des achats pour l'armée.

— Je crains seulement de ne pouvoir vous payer sur-le-champ, déclara l'officier, mais la somme vous sera réglée dans une demi-heure.

A l'heure dite, l'Américain fut en effet payé rubis sur l'ongle. Il remercia l'officier d'avoir su trouver la somme, bien que les banques eussent été fermées.

— Des banques ! s'exclama le nazi. Mais quel besoin en avons-nous ? Nous possédons une imprimerie dans le bâtiment même.

Plusieurs unités allemandes possédaient d'ailleurs un atelier complet pour l'impression des billets de banque. On peut en dire autant, sinon plus, des Japonais.

Les Alliés — est-il besoin de le dire ? — appliquent des méthodes autrement honnêtes. Tous les billets de banque délivrés aux soldats sont imprimés à Londres ou Washington et sont garantis par les trésoreries américaine et britannique. Ce n'est pas tout. Quand les Alliés débarquèrent en Afrique du Nord, ils apportèrent avec eux des grandes quantités de pièces en or qu'ils distribuèrent dans le pays.

Les troupes britanniques et impériales qui envahirent l'Abyssinie pour en chasser les Italiens, en 1941, apportèrent avec elles la monnaie en cours dans le pays, c'est-à-dire la pièce d'argent frappée au nom de Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, et employée en Abyssinie depuis 1780. *Or cette pièce — qui vaut un dollar — contient une quantité d'argent équivalente à sa valeur.* L'Hôtel de la Monnaie britannique était chargé depuis toujours de la fabrication et le corps expéditionnaire anglais en importa de vastes quantités en 1941.

> **Le bonheur se refait sans cesse avec les morceaux précieux de tous les bonheurs brisés.**
>
> **Paul HERVIEU.**

Tomislav

A DÉMISSIONNÉ

Les dépêches annoncent que le duc de Spolète, neveu du roi d'Italie et qui avait été installé — peut-être bien malgré lui — sur le trône fantoche de Croatie, a démissionné à la suite des récents événements. Est-ce sous la pression des Allemands qui voudraient contrôler désormais seuls ce territoire — en réalité inséparable du royaume de Yougoslavie — ou faut-il expliquer le geste du duc de Spolète par les événements intérieurs d'Italie ?

Né à Turin en 1900, le duc de Spolète est le fils du prince Emmanuel de Savoie, duc d'Aoste (cousin du roi d'Italie) mort en 1931, et de la princesse Hélène de France. Après avoir terminé ses études à l'Académie navale italienne et passé un certain temps dans le corps de l'état-major de la marine royale, il fut nommé en 1917 sous-lieutenant de vaisseau. En 1937, il était déjà amiral.

Le duc de Spolète participa à la campagne d'Abyssinie et joua un rôle actif dans la bataille de Chiré où il mérita (pour sa bravoure à combattre les Abyssins désarmés) la médaille militaire !

En 1941, il était « nommé » roi de Croatie (et adopta le nom de Tomislav) et on lui adjoignait comme chef de gouvernement le Dr Ante Pavelich, Quisling croate et ancien président de l'organisation des Oustachis, bande terroriste dont les membres assassinèrent à Marseille en 1934 le roi Alexandre de Yougoslavie. Condamné à mort par les tribunaux français, Pavelich, qui s'était réfugié depuis cet événement « en Italie », publia par la suite une déclaration où il spécifiait que « l'assassinat du roi Alexandre avait été le plus grand exploit de sa vie ». Tel est l'homme — un spadassin du pire acabit — qui avait été placé à la tête du gouvernement croate.

En collaborant avec les Allemands, les Italiens et les Hongrois au morcèlement de la Croatie, Pavelich et ses acolytes n'ont fait que jouer le rôle pour lequel ils avaient été payés pendant des années.

> **L'âge d'or est devant nous et non derrière.**
>
> **BACON.**



LE TALON D'ACHILLE
(« News Chronicle », Londres)

MOUVEMENT CLANDESTIN

en Italie fasciste

M. Stefano Terra est l'auteur d'un pamphlet qui se trouve dans toutes les vitrines de libraires : « Morte di Italiani ». Il réside au Caire depuis 1939. Il s'y est réfugié après avoir participé dangereusement au mouvement clandestin des antifascistes d'Italie. Aujourd'hui, il dirige avec M. Paolo Vittorelli, lui aussi un vétéran de l'antifascisme, l'Agence « Giustizia e Libertà ».

« Il vous paraîtra étrange d'apprendre que notre mouvement a surtout pris parmi la jeunesse italienne — cette jeunesse éduquée par Mussolini et qui devait former comme l'avant-garde des *Camice Nere*. Mais à quoi est due cette désaffection de la jeunesse de notre pays à l'égard de la doctrine fasciste ? Je me contenterai de vous dire qu'il faut avoir vécu en Italie sous le régime de la dictature qui vient de s'abattre pour comprendre le dégoût, le découragement de nos jeunes générations. Le régime n'a-t-il pas ouvert une ère de conquêtes pour faire oublier cela ?

Italiens Libres

« Le mouvement des Italiens Libres à l'étranger était en contact avec celui des organisations antifascistes d'Italie même. Chez nous, si une opposition se faisait sentir, elle était le plus souvent due à l'influence qu'exerçaient sur certains de nos milieux les hommes politiques et les intellectuels, que l'ex-Duce avait obligés à s'exiler en Amérique, en France, en Suisse et ailleurs. Partout ces grands exilés ont formé des associations, fondé des journaux, lancé des revues qui n'ont cessé d'entretenir la flamme de la liberté dans nos cœurs. Ils nous envoyaient des messages, des mots d'ordre, des brochures de propagande que nous faisions circuler sous le manteau. Je vous assure que le tirage de ces brochures était assez fort. La police se méfiait, mais nous prenions tellement de précautions et nous avions tant d'amis qu'il lui était difficile de nous pincer.

« L'OVRA, lorsqu'elle découvrait cependant nos activités, ne nous attaquait jamais de front. Elle essayait tout d'abord d'amadouer les jeunes gens de notre organisation en leur faisant des promesses de toutes sortes, en tentant de les soudoyer, etc., puis, lorsqu'elle avait échoué, elle avait recours à l'intimidation et aux menaces.

En territoire italien

« Notre organisation en territoire italien comprenait des cellules réparties entre les différents quartiers de chacune des grandes villes italiennes. Ces cellules comprenaient trois à cinq membres qui se réunissaient une ou deux fois par semaine pour se donner des mots d'ordre, échanger des messages et organiser la résistance aux autorités.

« Chacun de ces agents était chargé d'une mission qu'il devait accomplir au risque même d'y perdre la vie. Les uns faisaient « le service des frontières ». Ils recevaient les colis de pamphlets et de tracts que nos dirigeants nous envoyaient de l'étranger et faisaient remettre à ceux-ci des renseignements sur la situation intérieure de l'Italie. D'autres s'occupaient particulièrement du sabotage qu'ils organisaient avec leurs camarades communistes dans les grands centres industriels du royaume. C'est ainsi que la plupart des grandes poudrières de Vénétie ont sauté. Tout dernièrement encore, nos organisations collaborant avec certains milieux ouvriers ont déclenché les fameuses grèves de Turin et de Trieste où les usines travaillent pour l'effort de guerre — exclusivement. »

Moments difficiles

M. Stefano Terra me parle maintenant de quelques-uns de ses mauvais souvenirs :

« Je me rappelle bien, me dit-il, les grandes rafles de 1934 et 1935 qui ont eu lieu principalement à Turin, à Milan et à Rome. Ces villes sont les trois grandes forteresses du mouvement antifasciste. La police, au cours des derniers mois de 1934, arrêta des milliers de nos militants qu'elle déporta dans les îles et dont elle garnit ses vastes prisons. J'ai failli moi-même être arrêté à la suite de la fouille de mes bagages qui contenaient des documents secrets et des renseignements sur la situation intérieure de l'Italie, renseignements auxquels j'avais donné la forme d'une étude théorique et objective.

« Je me rappelle, aussi, une journée nuageuse des Alpes. J'avais mission de me rendre à la frontière pour recevoir un message très important.

« Arrivé à destination, et alors que je m'apprêtais à me rendre à l'endroit du rendez-vous, je fus surpris par une patrouille de la « Milizia Confinaria » qui faillit m'arrêter. Je parvins au bout d'une angoissante hésitation à me cacher dans un petit refuge de montagne qu'avait installé là une brave famille de montagnards français. Mes hôtes me gardèrent chez eux, jusqu'à ce que je fusse en sûreté, et ne me laissèrent partir que réconforté et bien chargé de provisions. Je pus, d'ailleurs, rebrousser tranquillement chemin à la faveur d'un terrible « tormento » qui secoua ce soir-là toute la montagne.

Pour la liberté

« A part la propagande politique et la résistance passive qui se manifestait par le sabotage et l'incitation à la grève, nous avons entrepris des tournées à travers le pays pour nous mettre en contact avec les divers milieux intellectuels. M. Paolo Vittorelli qui dirige notre association au Caire en a fait une, il y a quelques années, au cours de laquelle il a failli être arrêté. Nous avons entrepris aussi des actions plus positives. C'est grâce à nous, par exemple, qu'il s'est trouvé dans les rangs des républicains espagnols des volontaires italiens qui se sont battus contre les fascistes de Mussolini. Nos centres de recrutement secrets étaient répandus à travers toute l'Italie. Et par la frontière des Alpes nous envoyions nos hommes se battre pour la liberté et la République.

« Car nous sommes républicains et nous croyons à la liberté et à la justice lesquelles — du moins en Italie — ne peuvent nous être assurées que par un régime qui rejette le fascisme et l'esprit ultra-capitaliste et impérialiste dont il est inspiré...

« Et c'est pourquoi nous estimons que le renversement de Mussolini marque non point la fin de notre tâche, mais son commencement.

« Ce qu'il nous faut, c'est une révolution aussi radicale que celle à quoi prétendait le fascisme et qui nous libère, nous libère ! »

« C'est d'ailleurs la tâche que nous nous sommes assignée à « Giustizia e Libertà » qui est une association politique fondée afin d'entreprendre la lutte contre la tyrannie du fascisme. Nous agissons grâce à nos agences de presse répandues par le monde et notamment par notre station clandestine de radio qui émet sur 30 m. 04 de longueur d'ondes à chaque heure que marque l'horloge. »

CH. A.





UN SORCIER MODERNE...

Il n'est pas jusqu'à la sorcellerie qui n'ait été influencée par le cours des événements. En voici la preuve : un sorcier de l'Afrique centrale a imaginé, pour éloigner les mauvais esprits, d'ajouter à son attirail habituel un avion miniature qui paraît être la réplique d'un Liberator américain. Revêtu de ce costume pittoresque, il fait le tour de ses patients qui ne manquent pas d'en être vivement impressionnés. Ce sont certainement les passages incessants d'avions alliés au-dessus du territoire africain qui ont dû inspirer à ce sorcier son accoutrement pittoresque. Ci-dessus et ci-contre : les esprits mauvais, ou le « juju » comme les habitants de l'Afrique centrale l'appellent, seront chassés par ce simulacre moderne de destruction.

L'U.R.S.S. et l'APRES-GUERRE

par JOSEPH E. DAVIES

L'ambassadeur Joseph E. Davies, qui représenta les Etats-Unis à Moscou de 1936 à 1938, est un des diplomates les plus en vue de son pays. En 1941, il publia sous le titre de « Mission to Moscow » ses souvenirs sur l'U.R.S.S. Cet ouvrage remporta un si grand succès de librairie qu'une firme cinématographique en tira un film dont le succès ne fut pas moindre. Tout récemment, le président Roosevelt le chargea d'une mission spéciale auprès de Staline. Il n'était pas d'homme plus qualifié pour une belle tâche, car Joseph E. Davies, qui connaît parfaitement les questions russes, a su gagner aussi la confiance et la sympathie des dirigeants soviétiques. Le magazine américain « Life » lui a posé quelques questions sur l'U.R.S.S. dont nous extrayons ci-après les principales.

— Aurions-nous raison de croire que les hommes qui président aujourd'hui aux destinées de l'U.R.S.S. sont animés vis-à-vis des autres nations d'une réelle bonne volonté et qu'ils ne désirent autre chose qu'un monde qui connaisse une paix solide et permanente ?

— Oui, nous aurions raison de le croire, comme il appert d'ailleurs des déclarations des gouvernants de Moscou et de leurs actes qui ont marqué cette dernière décade.

Quand il était ministre des Affaires Etrangères, M. Litvinoff ne fut-il pas à la Société des Nations comme dans son pays, un des plus remarquables avocats de la sécurité collective qui devait assurer une paix permanente au monde ? Ne disait-il pas que la guerre, où qu'elle pouvait se déclarer, entraînerait dans l'abîme toutes les nations du globe, car « la paix est indivisible » ? Dans les affaires d'Abyssinie, d'Espagne, de Chine, l'attitude des Soviets, comme leur attitude durant la crise de Tchécoslovaquie, lorsqu'ils l'appuyèrent avec la France, a témoigné assez leur « bonne volonté ».

D'ailleurs, n'est-il pas dans leur intérêt que la paix règne dans les relations internationales de même que dans leurs rapports, à eux, avec les autres Etats ?

— Les Soviets feront-ils après la guerre une politique à eux ou bien coopéreront-ils avec les grandes puissances dans le but d'établir une organisation mondiale plus stable ?

— Tout dépendra du monde auquel ils auront alors affaire ou plutôt du visage qu'ils attribueront au monde qui sortira de la guerre.

S'ils ont confiance dans les propositions de la Grande-Bretagne, de la Chine, des Etats-Unis et des autres Nations Unies, ils iront, d'après moi, aussi loin que n'importe lequel de ces pays dans la voie de l'altruisme désintéressé que requiert la collaboration internationale dans le but de faire un monde meilleur et plus solidement organisé.

S'ils croient, cependant, qu'il leur est impossible de s'assurer, sur la base du désintéressement et dans la réciprocité, une bonne part dans cet effort, ils n'hésiteront pas à y aller tout seuls. Ils ne tireront au profit de personne les marrons du feu. Ils voudront participer sur le même pied d'égalité que nous à la nouvelle organisation du monde.

— La Russie recherchera-t-elle la création d'une sorte de confédération universelle qui impliquerait le transfert d'une partie de la souveraineté nationale au profit du pouvoir central ou bien favorisera-t-elle un système de coopération internationale qui permette aux grandes puissances de maintenir la paix ?

— La Russie soviétique a toujours appuyé la S.D.N. comme elle a toujours plaidé pour son renforcement. Les hommes d'Etat de Moscou n'ont pas pour cela renoncé aux solutions pratiques, à leur vision réaliste des problèmes mondiaux.

Ils seraient disposés, j'en suis, pour ma part, certain, à renoncer à la souveraineté extérieure de l'U.R.S.S. dans la mesure où cette renonciation procurerait au monde confédéré une paix sûre et stable qui exclurait le danger de la guerre, des agressions et des conquêtes et à organiser une police internationale qui aurait pour fonction de maintenir la paix dans la communauté des nations.

Quant à savoir quels abandons subséquents consentirait Moscou, cela dépend des chances de succès et du degré de désintéressement que présenteront les propositions qui lui seront faites.

— M. Churchill a défini la politique étrangère de la Russie comme « une énigme au fond d'un mystère et qu'enveloppe encore un autre mystère ». Que signifie cette phrase ? Et quels sont les principaux objectifs de la politique soviétique ?

— Pour comprendre cette phrase, il faut la dépouiller de son caractère de boutade.

L'énigme, si énigme il y a, se dissiperait d'après moi si l'on voulait bien n'accorder aux déclarations soviétiques que leur sens strict, si l'on se décidait à croire que les Russes sont sincères, qu'ils disent la vérité et tiennent leurs promesses...

.. Et si l'on se rappelait, en outre, qu'ils sont puissants, capables, courageux et qu'ils veulent traiter loyalement avec les autres, à condition qu'ils soient certains d'être considérés de la même façon.

A mon sens, d'ailleurs, la politique extérieure du gouvernement soviétique est tout à fait claire.

Elle tend, avant tout, à garantir la sécurité extérieure de l'Union.

C'est pourquoi Moscou s'est montré tellement soucieux avant la guerre d'ériger une industrie et de constituer une formidable armée. Mais la politique soviétique ne doit pas être comparée, à cause de cela, à celle de l'Allemagne et du Japon. Nulle intention agressive n'animait ses hommes d'Etat.

Aussi, c'est bien après l'arrivée de Hitler au pouvoir que l'industrie russe a pris le formidable essor que nous lui connaissons aujourd'hui — essor dont la guerre pour la défense du territoire est le but immédiat.

Aussitôt que la sécurité des frontières sera définitivement garantie, l'U.R.S.S. ne songera plus qu'à reprendre paisiblement ses efforts en vue de son développement intérieur, développement qui ne peut se réaliser que dans la paix.

On voit donc que la Russie a toujours recherché à prévenir la guerre. Et si, en 1939, elle conclut son pacte de non-agression avec Hitler, c'est bien parce qu'elle avait perdu toute confiance dans l'énergie des démocraties occidentales et dans leur capacité de lui résister.

En somme, la Russie en signant le pacte de non-agression garantissait sa sécurité et s'assurait la paix.

Ce pacte n'avait aucun caractère offensif. Il prévoyait tout simplement qu'aucun de ses deux signataires n'attaquerait l'autre.

La Russie put gagner ainsi un temps précieux qui lui permit de se préparer à faire face à l'inévitable attaque nazie.

— La Russie a-t-elle renoncé à l'idée de la révolution mondiale ?

— Oui, et les directives de Staline, depuis cinq ans, prouvent bien que cette idée a été éliminée de la politique extérieure de l'U.R.S.S.

C'est d'ailleurs là-dessus que les trotskystes se basent pour accuser Staline d'avoir trahi le communisme.

— Mais le gouvernement soviétique ne craint-il pas toujours l'hostilité des puissances capitalistes et leur politique d'encerclement ?

— Pour répondre à cette question, il s'agit de savoir si la Russie estime qu'elle aurait raison de redouter une telle hostilité.

J'espère, pour ma part, que cette appréhension et cette méfiance se sont maintenant complètement dissipées, la guerre ayant établi d'étroits contacts entre les Nations Unies qui ont appris à mieux se connaître et à mieux se comprendre.

— La Russie ne serait-elle pas tentée pourtant d'utiliser la révolution universelle comme un instrument de sa politique nationaliste ? Ne pourrait-elle pas déclencher, dans ce but, des révolutions en Europe ou en Asie, par exemple ?

— C'est là un soi-disant péril sur lequel Gœbbels et sa propagande mettent volontiers l'accent pour effrayer l'Allemagne aussi bien que le monde.

Mais ici encore la propagande nazie a échoué grâce au texte de la déclaration commune des Nations Unies et du Pacte conclu entre l'Angleterre et la Russie Cette dernière a d'ailleurs fait preuve d'une si grande fidélité à la parole donnée que bien d'autres pays lui envient sa loyauté...

A moins, donc, que des nécessités militaires ne lui fassent changer d'attitude, la Russie ne provoquera aucune dissension à l'intérieur des autres pays.

— Quels sont les pays que la Russie considère comme faisant partie de sa zone d'influence ?

— C'est encore là une question dont la réponse dépendra de l'organisation politique du monde après le conflit.

Si l'emploi de la force est également rejeté et condamné par les puissances, il n'y aura pas de risque que la Russie enfreigne cette règle. Et tous les problèmes internationaux seront résolus sur la base de la justice et de l'équité.

Cependant, pour répondre sans biais à cette question, je vous dirai que la Russie est sans aucun doute essentiellement intéressée à certaines questions internationales.

Ne serait-il pas dangereux pour la Russie que les petits Etats qui limitent son territoire à l'Ouest puissent, dans un monde livré à l'anarchie ou hostile au régime soviétique, être facilement soumis par une Allemagne encore une fois restaurée ou bien par n'importe quel autre agresseur ?

On réalisera le péril lorsqu'on saura que la base de Cronstadt, pour ne prendre que cet exemple, se trouve à 25 milles de la frontière finnoise et à portée de canon de l'Allemagne. C'est pourquoi, d'ailleurs, le gouvernement soviétique a tenté à plusieurs reprises de conclure avec le gouvernement finlandais un accord qui, en retour d'importantes compensations, aurait permis à Moscou d'annexer quelques territoires indispensables à la fortification de ses frontières. Mais la Finlande, intimidée par l'Allemagne, n'a jamais voulu entamer les négociations.

Je présume, toutefois, que toutes les questions, y compris celle de la répartition des matières premières et celle des voies internationales de communications par mer ou par avion, seront équitablement réglées au profit de la communauté des peuples tout entière. Et je ne pense pas que l'U.R.S.S. refuse de contribuer avec toute la bonne volonté dont elle est capable à promouvoir les règles de la justice et de l'égalité internationale, à condition qu'elle soit convaincue des bonnes intentions des autres puissances.

C'est pourquoi je déclarais, tout à l'heure, que l'attitude de l'U.R.S.S. après la guerre dépendra de la paix qu'on fera.

— La Russie aurait-elle recours à la force au cas où ses revendications ne seraient pas satisfaites ?

— Si le monde qui sortira de la guerre manque d'organisation et si l'anarchie doit continuer à régner dans les relations des Etats entre eux, la Russie — et je puis le dire dès à présent — aura recours à l'arbitrage de la force pour défendre ses intérêts. Mais je sais qu'elle ne le fera qu'à bon escient.

— Si certains Etats adoptaient le communisme comme régime politique et social, et s'ils demandent à faire partie de l'U.R.S.S., celle-ci les admettra-t-elle dans son giron ? Et devrons-nous intervenir dans ce cas ?

— Il n'y a pas de doute que l'U.R.S.S. incorporerait les Etats qui lui sont limitrophes si ceux-ci le demandaient. Et nous n'aurions pas à intervenir tant que la volonté de chaque partie se sera librement exprimée. D'ailleurs, une telle intervention ne serait pas conforme à nos intérêts.

Mais s'il s'agit d'un Etat non limitrophe, je pense que la solution pourrait être différente à cause des difficultés d'ordre territorial. En toute hypothèse, la Russie aura vraisemblablement recours à un accord avec les autres grandes puissances responsables de la paix universelle.

Berlin a, pour sa part, agité à maintes reprises l'épouvantail communiste pour effrayer l'Europe et le soumettre, ainsi, plus facilement. C'est une vieille méthode qui ne porte plus. Car tout le monde sait que ni la Scandinavie, ni la Pologne, ni la Tchécoslovaquie, ni la Roumanie, ni la Grèce n'adopteront jamais le communisme comme régime social et politique. Quant aux Français et aux Allemands, eux-mêmes, il semble qu'il passera bien de l'eau sous les ponts avant que les Russes ne puissent les appeler « Tovaritch ».

— Quelle sera, d'après vous, l'attitude de la Russie à l'égard des pays qui seront vaincus dans cette guerre ?

— Il ne peut y avoir de doute sur l'intention de l'U.R.S.S. d'assurer, à la fin du conflit, un traitement juste et équitable aux nations vaincues. Ce qui implique que les responsables de la catastrophe mondiale seront dûment jugés et punis si leur culpabilité est prouvée.

Il ne fait pas non plus l'ombre d'un doute que les Soviets prendront les mesures qu'il faudra pour empêcher toute nouvelle agression de la part de l'Allemagne et de ses partenaires.

A part cela, l'U.R.S.S. s'engagera dans une politique inspirée des considérations les plus humanitaires. Plusieurs des déclarations de Staline en font foi.

— La Russie redoute-t-elle une entente anglo-américaine qui serait dirigée contre elle ?

— Je l'ignore. Mais il est possible que la Russie éprouve une telle crainte si nous agissons de manière à ne pas dissiper ses appréhensions. D'ailleurs, il est essentiel, à mon avis, qu'une telle entente ne se forme pas.

— Qu'adviendrait-il si le système économique des Soviets se révélait meilleur que le nôtre ?

— D'après mon expérience et ce que j'ai vu ici et là-bas, je ne pense pas que nous ayons à redouter une concurrence quelconque de la part du système soviétique.

Notre régime économique laisse à l'initiative privée sa liberté en même temps qu'il la contrôle. Il ne peut être surpassé par aucun régime bureaucratique.

Un socialisme d'Etat aussi strictement pratiqué qu'en Russie et si dynamique qu'il soit ne peut rivaliser avec le capitalisme modéré qui règne aujourd'hui chez nous. Car chez nous, en sus « de la joie au travail » dont jouit chaque ouvrier, tout surplus d'effort est récompensé.

D'autre part, le contrôle industriel qui protège le consommateur contre les monopoles et tend à éliminer les privilèges de classe a donné d'excellents résultats.

D'ailleurs, mon point de vue se trouve vérifié par le fait que la Russie a laissé ces dernières années plus de marge au profit personnel.

— Devrions-nous engager, dès à présent, avec la Russie et les autres grandes puissances les pourparlers préliminaires à l'organisation du monde après la guerre ?

— Je répondrai par l'affirmative — à condition que ces pourparlers se limitent à des questions sur lesquelles un accord substantiel a été déjà atteint. Et cela afin d'empêcher toute divergence de vues entre les nations en guerre contre l'Axe, leur bonne entente étant essentielle à la victoire.

Il est hautement souhaitable, par exemple, que les grandes puissances engagent dès aujourd'hui des conversations relatives au principe de la sécurité collective, à la mise hors la loi des agresseurs et à la police internationale. Je ne pense pas que de tels problèmes, s'ils sont actuellement discutés, puissent susciter des divergences d'opinions.

Les questions auxquelles je viens de faire allusion une fois réglées, il ne restera plus aux Alliés qu'à « gagner la paix ». Et cette paix, les Alliés la gagneront s'ils font preuve de bonne volonté en écartant la guerre comme moyen de coercition politique et en s'asseyant autour d'une table pour traiter sur un même pied d'égalité et se faire réciproquement des concessions.

Avec le temps, d'ailleurs, tous les problèmes seront réglés — surtout ceux de la répartition des matières premières et des frontières.

Ainsi donc, un accord de principe, qui peut être aujourd'hui même négocié, constituera un grand pas dans la voie du progrès du monde.

Mais il n'y a pas de raison de se presser outre mesure, car, tout compte fait, il vaut mieux que les choses se fassent lentement mais sûrement.

LE MYSTERE HESS

Un succès de l'Intelligence Service britannique

Le 10 mai 1941, une des nouvelles les plus sensationnelles de la guerre explosa comme une bombe dans le monde entier : Rudolf Hess, bras droit et ami intime de Hitler, successeur n° 2 du Führer, avait atterri en Grande-Bretagne.

Lorsque la nouvelle fut connue, les commentaires ne manquèrent pas d'aller leur train dans les milieux politiques de tous les pays. La propagande nazie, terriblement embarrassée, essaya de sauver la face en publiant un communiqué tendant à faire passer Hess pour un fou. D'autres versions furent publiées sur ce voyage extraordinaire. Néanmoins, la question demeurait entière : Qu'était venu faire Rudolf Hess en Angleterre ?

Un collaborateur anonyme du magazine américain « Mercury » prétend donner la vraie réponse à cette question. Voici sa nouvelle et intéressante version de l'affaire Hess, d'après un résumé paru dans le « Reader's Digest ».

La raison pour laquelle Rudolf Hess prit l'air à destination de l'Ecosse n'a jamais été officiellement révélée. Mais aujourd'hui, deux ans après l'événement, plusieurs Anglais et quelques Américains savent exactement pourquoi l'assistant du Führer est venu en Angleterre. Quelques détails de cette affaire ne sont connus que de l'Intelligence Service britannique et de quelques gouvernants haut placés. Certains faits doivent être gardés secrets pour des raisons politiques. Mais aujourd'hui, les lignes essentielles de l'affaire peuvent être révélées en toute sécurité. L'histoire constitue l'un des récits les plus extraordinaires dans les annales des relations internationales.

Rudolf Hess ne s'est pas « enfui » d'Allemagne. Il vint en Grande-Bretagne sur l'ordre de Hitler, en qualité de messager de paix. Son arrivée était attendue par un petit nombre de Britanniques, et, effectivement, il eut les honneurs d'une escorte de la R.A.F. jusqu'à la fin de son voyage aérien.

NÉGOCIATIONS PRÉLIMINAIRES

Au commencement de l'année 1941, Hitler jugea qu'il ne pouvait plus remettre sa « guerre sainte » contre la Russie. Sa tentative de mettre la Grande-Bretagne hors de combat avant de se retourner vers l'est avait échoué. Il ne lui restait donc plus qu'à tenter d'arriver à un arrangement avec la Grande-Bretagne, cet accord lui permettant d'avoir les mains libres et de concentrer tous ses efforts pour faire la guerre à la Russie.

En janvier de cette année-là, Hitler lança un ballon d'essai, sous forme d'une enquête destinée à sonder l'attitude anglaise quant à une possibilité de négociations directes. Des propositions furent adressées non pas au gouvernement britannique, mais à un groupe de Britanniques influents, parmi lesquels le duc de Hamilton, qui appartenaient à l'Association Anglo-Allemande que les événements avaient complètement discréditée. Un diplomate de renom prêta ses bons offices, faisant fonctions de courrier, et les Allemands mirent en avant leur proposition au nom de la paix et de la fraternité nordique. Avec une infinité de précautions, et sans qu'aucune des parties ne montrât son jeu, un plan fut établi. Lorsque la proposition allemande de négociations en territoire neutre fut rejetée, Berlin offrit d'envoyer un délégué en Angleterre.

Hitler jugea que ce délégué devait être un des nazis les plus haut placés, une personnalité dont le nom serait étroitement associé avec le sien, en un mot, un homme qui ne pouvait manquer de retenir l'attention. De plus, l'envoyé spécial devait être nanti de l'autorité nécessaire pour parler au nom du gouvernement allemand et pour prendre des engagements au nom du Führer. Rudolf Hess était, à tous les points de vue, l'homme qu'il fallait.

La réponse britannique tarda à venir, mais, finalement, l'offre de Hitler fut acceptée. Et ainsi, le 10 mai, après quatre mois de négociations compliquées, Hess s'envola au crépuscule.

INTELLIGENCE SERVICE

Mais un détail que les Allemands ignoraient complètement était le fait que, depuis le début, ils traitaient avec le Service Secret britannique, qui avait employé les noms et l'écriture du duc de Hamilton et des autres personnalités de l'Association Anglo-Allemande. Le premier message, apporté par le distingué diplomate en janvier 1941, n'était jamais arrivé à destination. Il avait été intercepté par le Service Secret. A partir de cet instant, toute la correspondance avait été tenue par les astucieux agents britanniques : des réponses de nature à encourager l'espoir que la Grande-Bretagne ne demandait pas mieux que trouver une issue à ses difficultés militaires furent adressées à Berlin.

La nuit où Hess s'envola, une formation de bombardiers nazis, la plus grosse qui eût jamais été envoyée au-dessus de la Grande-Bretagne, bombardait Londres. Soudain, un rapport en provenance d'une station de détection écossaise annonça l'arrivée d'un avion non identifié. A en juger par sa vitesse, il s'agissait d'un chasseur. Dans la chambre de contrôle, ce fut un remue-ménage, et plusieurs épingles furent plantées dans la carte de l'Ecosse, du côté du littoral, ainsi qu'une flèche indiquant que le mystérieux appareil se dirigeait vers l'ouest.

Consulté, le commandant du Commandement des Chasseurs s'écria : « Pour l'amour de Dieu, fit-il, dites-leur de ne pas l'abattre ! »

Deux Hurricanes furent immédiatement lancés sur la piste du mystérieux appareil, avec ordre de l'obliger à atterrir, mais de n'ouvrir le feu en aucun cas. Pendant que sur la carte de la salle de contrôle les petites flèches rouges se déplaçaient à travers l'Ecosse, les officiers de haut rang du Commandement des Chasseurs les observaient avec un intérêt fébrile. Les flèches s'arrêtèrent près du petit village de Paisley, presque sur la côte occidentale. « C'est fait », annonça le commandant. Il ajouta : « Grâce à Dieu ! »

JE SUIS HESS

Dans le Lanarkshire, en Ecosse, un cultivateur, David McLean, aperçut un homme qui descendait en parachute. Il se précipita vers l'intrus, brandissant sa fourche : « Es-tu un nazi ennemi, ou es-tu un des nôtres ? » demanda le cultivateur. L'autre répondit : « Je ne suis pas un ennemi nazi, je suis un Britannique ami. » Il parlait avec difficulté, car sa cheville foulée lui faisait très mal. Conduit par le cultivateur dans la cuisine de la ferme, il ne fit aucune difficulté pour avouer aux « Home Guards » qui étaient accourus qu'il arrivait d'Allemagne et qu'il cherchait l'aérodrome privé du duc de Hamilton.

Entre temps, une sorte de comité officiel de réception, composé d'officiers de l'Intelligence militaire et d'agents secrets, attendait à l'aérodrome du duc. L'atterrissage forcé de Hess, dû à une panne d'essence, fut le seul accroc dans tout le plan.

Lorsque le « comité de réception » apprit l'accident, il s'empressa d'aller rejoindre le visiteur, qui fut conduit aux casernes de Maryhill, près de Glasgow. Là, Hess changea sa version : « Je suis venu pour sauver l'humanité, dit-il. Je suis Rudolf Hess. » Il annonça que sa visite était attendue par des Anglais influents. Cette déclaration était plus exacte qu'il ne le pensait.

Ivor Kirkpatrick, un super espion de la dernière guerre, qui avait occupé les fonctions de secrétaire à l'Ambassade britannique à Berlin pendant cinq ans, s'envola vers l'Ecosse pour aller recueillir les propositions de Hess et les transmettre ensuite directement au gouvernement britannique. Même Hitler ne pouvait exiger une plus grande coopération. Malgré l'absence du duc de Hamilton, Hess était encore convaincu qu'il négociait avec des intermédiaires faisant partie de l'Association Anglo-Allemande.

PROPOSITIONS ALLEMANDES

Il ne se fit pas prier pour donner à Kirkpatrick tous les détails de l'armistice et des propositions de paix de Hitler. Il fut enthousiaste et loquace. Le relevé sténographique de ses déclarations remplit plusieurs calepins. Convaincu que la Grande-Bretagne était battue, et qu'elle le savait, il prit le ton de l'ennemi magnanime qui tend une main secourable à un adversaire abattu.

Voici quelles furent, dans leurs grandes lignes, les propositions de Hess :

Hitler offrait une cessation complète de la guerre dans l'Ouest. L'Allemagne était prête à évacuer la France, excepté l'Alsace-Lorraine. Les troupes nazies demeureraient dans le Luxembourg, mais elles se retireraient complètement de la Hollande, de la Belgique, de la Norvège et du Danemark. De plus, le Führer était prêt à évacuer la Yougoslavie, la Grèce et la zone méditerranéenne en général, et il se faisait fort d'arranger un règlement entre la Grande-Bretagne et l'Italie. Contre toutes ces concessions, la Grande-Bretagne s'engageait à assumer une attitude de bienveillante neutralité à l'égard des visées de l'Allemagne en Europe orientale.

Hess exposa l'importance de la mission orientale de Hitler « pour sauver l'humanité » et indiqua comment la Grande-Bretagne et la France deviendraient l'arsenal du capitalisme contre le communisme asiatique. L'Allemagne, souligna Hess, recevrait la totalité de la production des industries de guerre alliées, jusqu'au jour où ces industries pourraient être converties en industries de paix, évitant par le fait même une crise économique. Il ne donna aucun détail sur les plans de guerre de Hitler dans l'Est. Cela, dit-il, constituait un problème purement allemand.

Pendant deux jours, l'émissaire de Hitler exposa ses propositions. Il souligna que Hitler ne s'arrêtait pas aux détails : la Grande-Bretagne pouvait fixer elle-même ses conditions de paix. Par souci humanitaire, Hitler était impatient de mettre fin à cette guerre « dépourvue de sens », livrée contre une nation sœur. En même temps, le Führer était soucieux de protéger ses arrières alors qu'il serait engagé à faire la guerre à l'Est.

Porteur du plan allemand, Kirkpatrick s'en alla 10 Downing Street. Le plan fut communiqué à Washington, pour consultation, et le président Roosevelt confirma la décision de M. Churchill. La réponse était : « Non ».

LA SURPRISE DE HESS

Hess ne fut pas mis au courant du refus, mais on lui laissa entendre que la proposition était à l'étude. Lorsqu'il fut remis, on le transporta par avion jusqu'à Londres, où il eut des entretiens avec lord Beaverbrook, M. Alfred Duff-Cooper et d'autres personnalités gouvernementales. M. Churchill, cependant, refusa de lui accorder un entretien qu'il avait demandé.

Ce ne fut que lorsqu'il n'y eut plus rien à tirer de lui que Hess apprit non seulement le rejet de ses propositions, mais le fait que la Grande-Bretagne était déjà l'alliée de la Russie. Il apprit en même temps que le Service Secret avait intercepté dès le début ses négociations avec les membres de l'Association, et que tant le duc de Hamilton que les autres ne furent mis au courant de son arrivée en Grande-Bretagne que lorsque le monde entier apprit son atterrissage. Hess fut pris d'une crise nerveuse, en apprenant tous ces détails inattendus, et, pendant quelque temps, la folie de Rudolf, invoquée par le communiqué de Berlin, faillit être réelle.

Hess demanda ensuite à être renvoyé en Allemagne, parce que, en sa qualité d'envoyé spécial, il avait le droit de rentrer chez lui sain et sauf. Le gouvernement britannique raisonna d'une manière différente : Hess était venu en qualité d'émissaire auprès d'un groupe privé d'individus, et non pas auprès du gouvernement. Aussi, devait-il être considéré comme prisonnier de guerre spécial.

Après la guerre, lorsque toute l'histoire pourra être racontée, l'épisode de Hess viendra en tête de la liste des exploits sensationnels accomplis par le Service Secret britannique.



SMUTS pilier de l'Empire britannique

Né le 24 mai 1870 à Riebeck, colonie du Cap.

Combat les Anglais durant la guerre sud-africaine.

Est un des représentants boers à la Conférence de la Paix à Prétoria.

Construit avec Botha l'Union Sud-Africaine.

Commande les forces britanniques en Afrique sud-orientale durant la dernière guerre.

Est invité par Lloyd George à faire partie du cabinet de guerre en 1917.

Est considéré comme une autorité en botanique.

Renversé par le mouvement radical-nationaliste en 1924...

...il fusionne avec ce parti dix ans plus tard, consacrant ainsi l'unité de l'Afrique du Sud.

Malgré l'avis contraire de Hertzog, il fait participer l'Afrique du Sud à la guerre.

Part en guerre contre l'Axe.

Est promu Field-Marshal de l'armée britannique en mai 1941.

Triomphe aux élections, en juillet 1943, parce qu'il est synonyme de victoire.

En plusieurs endroits, durant l'avance de la Huitième Armée en Sicile, se sont déroulés des combats de rues.

Le général Montgomery bavardant avec le général italien commandant la 206e division de défense côtière.

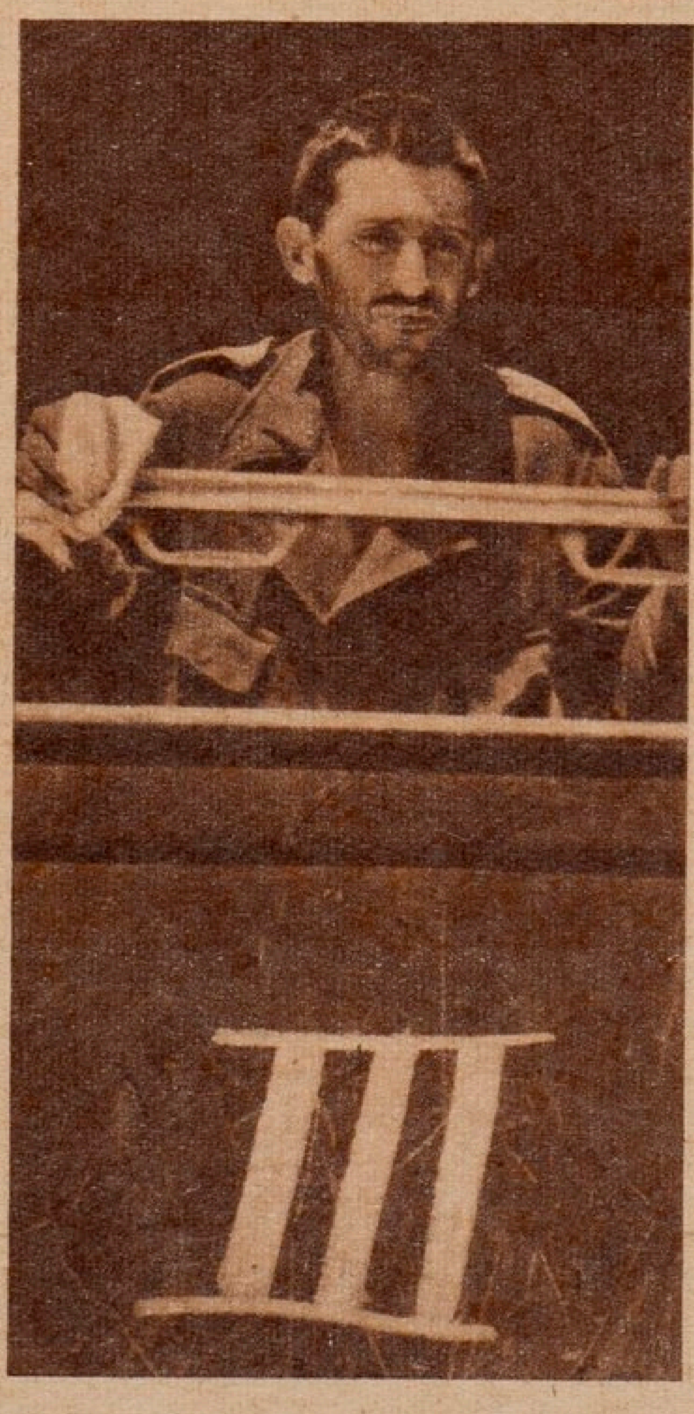
AVANT LE DERNIER "ROUND"

dans la bataille de Sicile

Comme l'a annoncé M. Churchill aux Communes, l'offensive générale alliée a commencé en Sicile. Le général Alexander dirige en personne la bataille. Ainsi, après une pause nécessaire pour les nouveaux assauts, ce qu'on appelle le Quinzième Groupe d'Armées, constitué par les forces anglaises, américaines et canadiennes, procède à la liquidation de l'île qui doit servir de tremplin à d'autres opérations étendues. Sera-ce le prélude à la capitulation italienne ?



Des tireurs d'élite du régiment de Hermann Gœring sont soignés par des infirmiers britanniques avant d'être soumis à un interrogatoire.



Passager de « 3ème classe », ce prisonnier italien part pour le camp.



Des soldats britanniques prennent un bain de mer dans une baie située à une vingtaine de kilomètres de Syracuse, au cours d'une brève halte.

SIDI-BISHR 1943



« La vague en poudre ose jaillir des rocs ! » Mais la sirène ne perd pas ses droits, ni la tête. Un constant souci de coquetterie lui fait retenir ses cheveux.

Pêcheuses... Point n'est besoin d'appâ dieuses témoignent de l'intérêt qu'elles

Mtre Fernand Zananiri, figure partout populaire, se distingue par une « taéya » orientale qu'il est seul à porter. Entre cette coiffure et la calvitie, il a fait son choix.

Il y a quinze ans à peine, Sidi-Bishr n'était que mer et sable blanc. Du fameux Trou du Diable qui se présentait alors dans toute sa beauté rocheuse — aujourd'hui un affreux parapet de béton l'encadre — l'on jouissait d'un spectacle unique : sous les yeux éblouis, à perte de vue, une mer multipliant le soleil de ses mille et mille reflets ; derrière soi, parmi les dunes de sable fin, oasis pour le regard, de vertes palmeraies.

C'étaient les temps héroïques. Sidi-Bishr représentait pour nous une véritable excursion. Je me souviens que nous y allions camper et nous baigner au clair de lune. La nuit, le murmure assourdi des vagues battait le rythme d'un sommeil égal. Et au point du jour, le long de la blanche plage déserte, l'esprit en éveil, une courte marche nous rendait, peu à peu, la possession du monde. Comme le poète de « l'Aurore », nous aussi nous faisions

« ...des pas admirables
dans les pas de notre raison ».

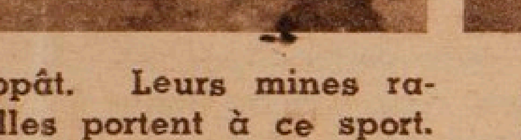
Puis, la « civilisation » déferla, de son flot bourbeux. Elle submergea tout, sauf la mer qui la tient toujours en respect. Au splendide désordre de la nature, elle substitua son propre désordre dissymétrique, juxtaposant aux villas et aux maisons disparates les cabines aux teintes délavées, et que surplombent, çà et là, des chalets d'une triste laideur.

Après avoir été le paradis, hélas perdu, de quelques initiés, Sidi-Bishr était devenu la plage des riches. Du moins ces derniers avaient-ils la bonne idée de s'y rendre assez rarement. Le sable était encore assez blanc et l'on pouvait parfois rêver aux nuages. La guerre et la prospérité qu'elle a apportée au pays ont provoqué un afflux de nouvelles couches sociales. Sidi-Bishr est maintenant la plage des « nouveaux riches ». Pour qui sait le sens des mots, c'est tout dire.

Aux heures claires, c'est la foire. Par contre, le coucher du soleil se déroule chaque jour devant une plage vide. Ces gens-là partent à l'entr'acte. Ils courent à leur dîner et à leurs pantoufles. Bonne nuit ! S'il en est ainsi, c'est à croire qu'ils n'ont rien à perdre. Resteraient-ils qu'ils tourneraient résolument le dos à la mer. Ne sont-ils pas venus avec leurs fourchettes et leurs cuillers ? Ce ciel incendié ne les intéresse pas. Ce soleil qui descend ne dore pas la peau. Cette mer qui a soudainement baissé la voix et qui passe du pourpre au bleu dense, ils la connaissent probablement par les cartes postales. Et puis, ils sont fourbus. Ils ont défilé toute la journée, joué au pinacle ou à je ne sais quel autre jeu de cartes aussi fin, et pris un ou deux bains avec les gestes des personnes qui se lavent. Cinq ou six fois la longueur de leur baignoire... et retour. Je n'exagère point. Tout semble se réduire à un vain formalisme. Pas de saine joie, sportive. La plupart se baignent par acquit de conscience, mondaine bien entendu, comme beaucoup ne voyageraient pas s'ils ne le faisaient pour dire qu'ils ont voyagé et ce qu'ils ont vu.

C'est le même esprit qui anime ceux qui se livrent à la pêche. A en juger par leur équipement et la fébrilité avec laquelle ils se préparent, ils doivent avoir le feu sacré. J'aperçois justement X, un de nos concitoyens cairotes chargé de tout un attirail de pêche. Vieille connaissance, accompagnons-le. Mais qu'est ceci ? En revient-il ? Non, ces quatre poissons longs comme des anguilles serviront d'amorce. Il les a fait acheter tout à l'heure au marché, 8 piastres l'un. C'est qu'il va pêcher au moulinet pour prendre de gros poissons de roche. Il porte des espadrilles et un chapeau à larges bords. Sa ligne magnifique est toute en bois de bambou, nickel brillant à l'endroit du moulinet et, en dessous, petite anse d'onyx. Tout est si parfait que je commence à me méfier.

Dix minutes de barque et nous arrivons enfin au rocher de ses exploits passés et futurs. C'est le présent qui m'intéresse. Grimpons. Du haut de la falaise, nous dominons une large baie. Le moment est venu. Hop ! le hameçon, l'appât, entraînés par le plomb, filent à une trentaine de mètres. J'ai admiré la noblesse du lancer. Elle m'a fait penser au mouvement du discobole. X tourne le moulinet avec lenteur et légèreté. Je



...ppât. Leurs mines ra-
...lles portent à ce sport.



Si les hommes préfèrent les blondes, ces deux jeunes filles doivent être de terribles rivales. Ce double sourire fait-il partie du jeu ?

comprends vite pourquoi : le plomb destiné à maintenir l'appât sous l'eau s'est détaché et a coulé à pic. Pour un premier résultat, je suis un peu déçu. Il recommence, sans plomb cette fois-ci, tant pis ! Nouveau lancer, impeccable. J'ai vaguement l'impression que cette pêche ressemble à ces parties de golf où les joueurs trouvent tout leur plaisir dans l'exécution du coup. L'appât flotte presque à la surface de l'eau. Manifestement il laisse les gros poissons indifférents. Malheur supplémentaire, le fil du moulinet s'enchevêtre. X commence à pester. Je me retiens de rire. A la troisième tentative, le hameçon faillit rester accroché à un petit rocher au-dessous de nous. Naturellement, c'est encore une malchance. « Je ne m'en irais pas sans attraper un poisson », dit furieusement notre pêcheur dont je trouve maintenant — je ne sais pourquoi — l'attifement ridicule. Quatrième lancer opéré avec un élan calculé. Cette fois, tous les records précédents sont battus. L'appât va si loin qu'il se passe certainement quelque chose d'anormal. X redresse sa ligne. La ficelle a cédé. Tout est perdu : plomb, hameçon, appât, 10 mètres de bonne ficelle et la tige d'acier transperçant l'amorce. Ma situation devient difficile. Je suis secoué par un insurmontable fou-rire, ce qui me vaut des regards de travers et de trois-quarts. Somme toute, X est allé à la pêche avec quatre poissons, et il en est revenu sans un seul. Ce petit amusement lui a coûté la bagatelle de deux livres. Mais il a été à la pêche, et c'est l'essentiel.

Cette histoire est pleine de symboles. Je dois vous dire aussi que de nombreuses cabines à Sidi-Bishr sont dotées de douches...



L'heure du café. Préparé, versé et livré par une personne aussi stylée, on aurait mauvaise grâce à le refuser.

Le Chili est représenté à Sidi-Bishr par son ministre. →

LA PRINCESSE ALEXANDRA

future reine de Yougoslavie

On a annoncé, cette semaine, les fiançailles du roi Pierre de Yougoslavie avec la princesse Alexandra de Grèce, nièce de S.M. le Roi Georges II. La princesse Alexandra vit actuellement en Grande-Bretagne, avec sa mère, la princesse Aspasie. Voici un portrait intime de la future reine de Yougoslavie, tel qu'il a été publié dans l'« Illustrated », sous la signature de la comtesse de Listowel.

●

« Etre princesse et avoir cette simplicité ! » Je cueillis cette réflexion au vol, un jour qu'une brave femme regardait passer une jeune fille élancée, dans le hall d'un des immeubles modernes de Grosvenor Square.



La princesse Alexandra de Grèce tenant entre ses bras son chien favori. Cette photo a été prise dans la villa de la princesse à Londres.

Quelques semaines plus tard, en prenant le thé avec la princesse Alexandra, je me souvins de cette observation, et me rendis compte que j'étais d'accord avec la brave femme.

Je n'ai jamais vu une personne cadrer aussi parfaitement avec sa situation et son rang. Princesse jusqu'au bout des ongles, elle sait être néanmoins une charmante et simple jeune fille, bavardant et riant comme n'importe quelle jeune personne d'Angleterre.

Nous étions installées dans le boudoir de l'appartement que la princesse occupe avec sa mère. Le soleil, dardant ses rayons à travers les quatre grandes fenêtres, s'amusait à animer de mille jeux folâtres les confortables fauteuils, la table à thé basse, et la théière d'argent que tenait en mains la princesse Aspasie, mère d'Alexandra.

Grande et mince, la jeune princesse parle et se meut avec une grâce extraordinaire. Son visage, au teint frais, aux yeux brun velouté, au nez gracieux et à la bouche rieuse, est encadré d'une belle chevelure châtaine, naturellement bouclée. Ses mains sont fines, comme celles d'un artiste.

Pendant que je sirotais mon thé, la princesse Alexandra parlait de la femme anglaise, mettant en relief ce qui la différencie de ses sœurs du Continent. Elle est animée d'un charme que, jusqu'alors, je n'avais trouvé que chez les Russes. C'est en faisant cette réflexion que je me souvins que l'arrière-grand'mère de la princesse, la reine Olga de Grèce, avait été une grande-duchesse de Russie.

●

Sur la cheminée du boudoir, dans un cadre très simple, figure une photo du roi Alexandre, père de la princesse, qu'elle n'a jamais connu.

En 1918, lorsque la famille royale de Grèce dut quitter le pays, Venizelos demanda au prince Alexandre de rester et de porter la couronne. Le prince accepta et épousa Mlle Aspasie Milo, la plus jolie fille d'Athènes. Membre d'une des plus anciennes familles de la capitale, fille d'un colonel de la garde royale, la nouvelle reine avait joué tout enfant avec le prince Alexandre.

Quelques mois après le mariage, le couple royal se promenait dans un jardin zoologique privé, où le roi Alexandre s'amusait à nourrir les singes. Un animal le mordit à la main. Trois jours plus tard, le souverain mourait. Son enfant, la princesse Alexandra, vint au monde six mois après.

Lorsque la famille royale rentra en Grèce, la reine Sophie, qui vouait une affection particulière à son fils cadet, Alexandre, reporta tout son amour et toute sa tendresse sur la petite Alexandra.

Aussi est-il remarquable que la princesse ne soit pas devenue une enfant gâtée, après avoir été tellement choyée pendant son enfance.

Les années passèrent. En 1923, la famille royale de Grèce dut, pour la seconde fois, prendre le chemin de l'exil. La princesse Aspasie — les Grecs ne l'appellent pas reine parce qu'elle n'a pas été couronnée — partit en emmenant sa fille. Après la mort de la reine Sophie, la princesse Aspasie se rendit à Venise, où elle acheta une petite maison.

— Nous avions un merveilleux jardin, me dit-elle. La maisonnette était si gentille, si gaie, qu'elle devint notre refuge, chaque fois que nous devions subir de nouveaux ennuis.

Lorsqu'elle eut atteint l'âge de seize ans, la princesse Alexandra fut envoyée par sa maman à Paris, pour y parfaire son éducation.

C'est à Paris que la princesse Alexandra fit ses débuts dans la société.

●

Mais les nuages s'accumulaient à l'horizon de l'Europe. Lorsque la guerre éclata, la princesse Aspasie emmena sa fille à Rome, qui était l'une des rares capitales neutres de la période 1939-1940. C'est là que je rencontrai pour la première fois la princesse, en avril 1940.

Elle semblait être très populaire, mais je fus particulièrement frappée par la dignité de son maintien. Elle n'avait pas encore vingt ans.

— Et ensuite, qu'est-il arrivé ? lui demandai-je.

— Nous quittâmes Rome par le dernier train, avec notre ministre, lorsque les Italiens attaquèrent mon pays. Arrivées à Athènes, ma mère et moi prîmes du service dans les hôpitaux. Puis, un soir, nous partîmes pour Crète, et de là nous nous envolâmes à destination d'Alexandrie. Ce fut ensuite Le Caire, Le Cap, et finalement, avec l'autorisation de mon oncle, le roi, nous partîmes pour l'Angleterre.

Lorsqu'on lui demande de raconter ses aventures de 1941, la princesse se montre réticente. Mais j'appris qu'un soir d'avril de cette année-là, en rentrant de l'hôpital, elle trouva dans sa chambre une note : « Soyez prête dans quinze minutes. Vous devez partir ce soir. Les Allemands approchent. »

Un quart d'heure plus tard, Alexandra et la princesse Aspasie se dirigeaient à toute allure vers l'aérodrome, et cinq heures après, elles atterrissaient à Crète. Elles eurent juste le temps de quitter l'avion dans lequel elles avaient voyagé lorsque les bombes l'atteignirent. Mère et fille furent emmenées dans une maisonnette enfouie dans les bois, où elles demeurèrent une semaine.

Elle suivit la famille royale dans son voyage pour Le Cap. Mais lorsque le roi partit pour Londres, la princesse Aspasie obtint la permission de partir avec lui, en emmenant sa fille. Le voyage s'effectua par mer, les deux princesses n'ayant pas voulu occuper les places d'un avion.

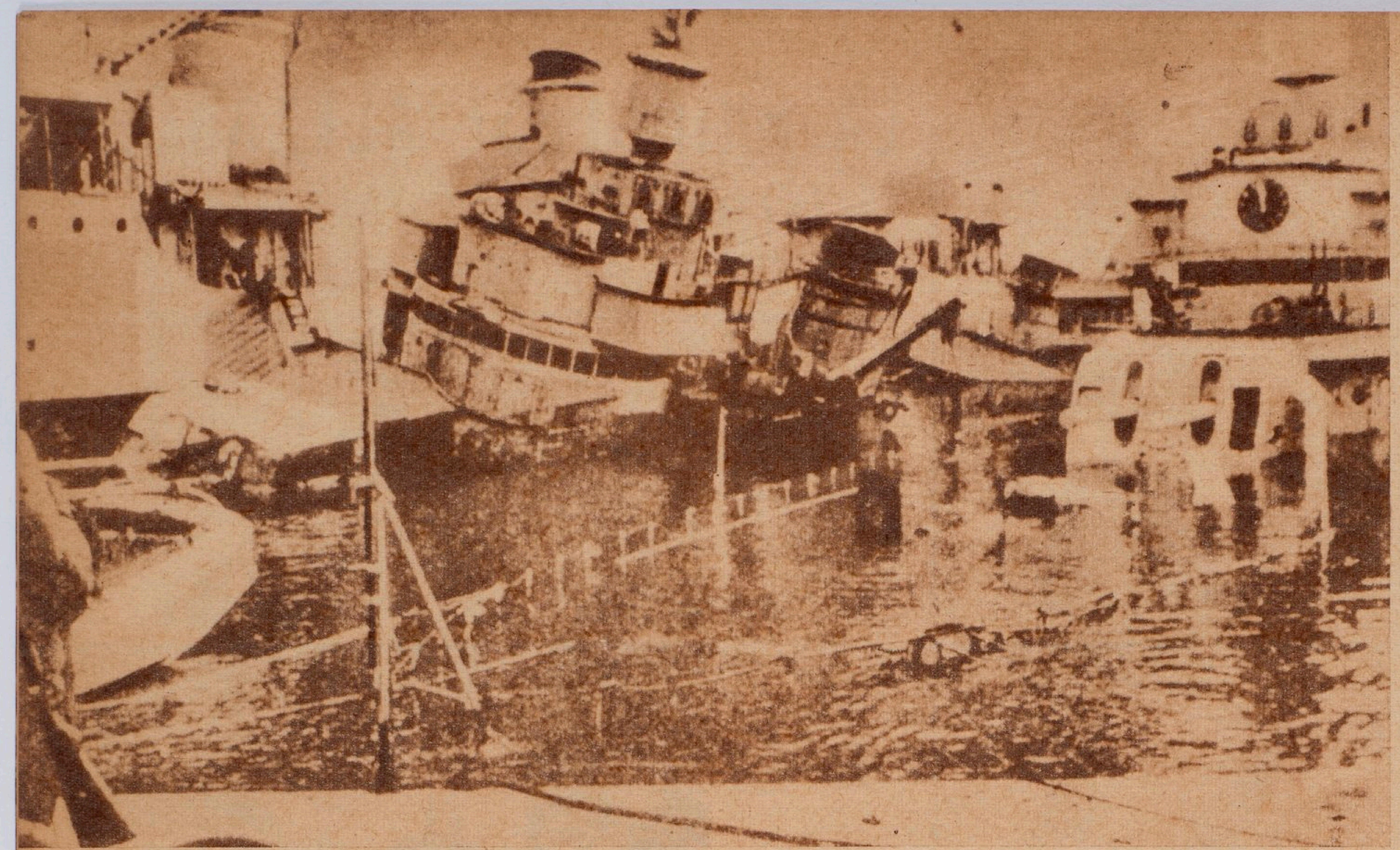
— Et depuis ? demandai-je encore.

— Je travaille avec la Croix-Rouge, me dit Alexandra, tout en regardant trois petits instantanés encadrés de cuir, qu'elle avait en mains depuis un bon moment.

Je me doutais bien que c'étaient là des photos du roi Pierre, son fiancé.

— N'est-il pas charmant ? me dit Alexandra avec une moue espiègle. Nous ne comptons pas nous marier avant la fin de la guerre. Pour le bien de nos deux pays, nous devons attendre.

C'est là un grand sacrifice. La tristesse dont ses yeux se voilèrent en prononçant ces mots en était un signe certain. Mais, au moins, elle peut voir son fiancé tous les jours. Elle s'est attelée d'arrache-pied à l'étude de sa langue, de l'histoire de son pays et des coutumes yougoslaves.



Cette photo de provenance ennemie montre quelques unités de guerre françaises abandonnées et à demi submergées dans le port de Toulon.

UN TÉMOIGNAGE VÉCU

LE SABORDAGE DE TOULON

Le 10 juillet 1943, les conséquences directes de la tragédie de Toulon apparaissaient en pleine lumière. Les forces alliées se lançaient à l'assaut d'un des avant-postes les plus importants de la forteresse européenne. L'invasion de la Sicile fut un succès, et aujourd'hui, les défenseurs de l'île luttent désespérément, retranchés dans un coin exigu de territoire. Parmi les facteurs les plus importants de ce succès, les experts militaires sont unanimes à citer la maîtrise navale complète des Alliés en Méditerranée. Cette supériorité sur mer aurait-elle pu être assurée si, le 27 novembre 1942, l'amiral de Laborde, commandant de la flotte française en rade de Toulon, n'avait pas donné l'ordre de sabordage ? Probablement non.

Aussi, le récit qui va suivre, tiré d'un article récemment paru dans « Collier's », est d'un grand intérêt. Dans ces lignes, M. J.C. Fernand Laurent, ancien rédacteur en chef du « Jour », raconte la tragédie de Toulon telle qu'il l'a vécue.

Le jour du sabordage de la flotte, de la destruction des ouvrages et des dépôts de munitions de la base navale, je me trouvais à Toulon.

Jusqu'en mai 1941, je fus rédacteur en chef du journal « Le Jour », mais je dus renoncer à faire paraître cette feuille parce que je n'étais plus à même de lutter contre la censure de Paris et celle de Vichy.

Alors, avec mon fils, j'adhérai au mouvement secret de résistance, et eus ainsi l'occasion de connaître les geôles allemandes. En 1942, je parvins à m'évader et à traverser les frontières espagnole et portugaise.

Nombreux furent les comptes rendus publiés au sujet des événements de Toulon, mais dans chacun de ces rapports, des erreurs se sont glissées. Je pense donc que cet article constituera la première version exacte de la tragédie héroïque qui marqua la fin de la plus grande partie de la flotte française.

ÉTÉ 1942...

Au cours de l'été de 1942, je me rendis fréquemment à Toulon. A chaque voyage, je ne pouvais m'empêcher de relever l'étrange contraste entre les quais désolés et le reste de la ville où régnait une animation continuelle. Le dock de Cronstadt, jadis grouillant de matelots aux uniformes bleu marine et aux bérets surmontés du pompon rouge, étalait au soleil ses pavés nus, alors que, Place de la Liberté, une foule compacte créait un embouteillage permanent. Dans les cafés, les apéritifs étaient remplacés par des compositions à bases de matières colorantes : néanmoins, les bistros continuaient à refuser du monde. Un jour, je fus pris dans le flot d'une foule agitée qui s'écoulait vers un coin de la Place de la Liberté. Ce n'était pourtant pas une émeute : le Bar de l'Empire inaugurait ses nouveaux locaux.

Dans la rade et au long des quais, soixante-dix unités de la marine française de guerre sommeillaient sur l'eau calme. Les défenseurs les plus acharnés du maréchal Pétain avaient coutume, lorsqu'ils étaient à court d'argument, de dire : « Mais, au moins, n'a-t-il pas livré la flotte aux Allemands. » Ils se trompaient lourdement. Laval n'avait pas osé consigner ouvertement les unités navales à l'ennemi, mais, spéculant sur le prestige du maréchal, il avait réussi à immobiliser la flotte, la tenant à la disposition des nazis.

En août, des nouvelles décourageantes me parvinrent : les unités les plus importantes avaient reçu l'ordre de vider leurs réservoirs de carburant. Cela signifiait que désormais nos navires allaient se trouver dans l'impossibilité de quitter le port.

EXPLOSIONS

Le vendredi 27 novembre 1942, je me trouvais près de Toulon chez l'un de nos camarades de combat. Peu avant sept heures du matin, nous fûmes réveillés en sursaut par une explosion énorme. Pendant que nous nous habillions à la hâte, les grondements assourdissants se succédaient sans interruption.

Notre première pensée fut : les magasins aux munitions avaient sauté. De minute en minute, le fracas infernal semblait augmenter d'intensité. Nous nous précipitâmes sur la terrasse, d'où l'on pouvait apercevoir au loin la mer. A notre droite, au-dessus de Toulon, le ciel ressemblait à une fournaise.

— Ce ne sont pas les forts du littoral, me dit mon ami. Ces colonnes de fumée viennent de la mer. Regardez ces reflets rouges. La flotte est en feu !

Notre première impulsion fut d'aller voir en ville ce qui se passait, mais la prudence nous retint.

Vers onze heures, nous vîmes venir à nous un homme au visage hagard, tête nue, les cheveux en désordre. Il portait un imperméable boutonné jusqu'au cou. L'homme paraissait à moitié mort d'épuisement. Il se laissa choir sur un banc et entr'ouvrit son pardessus pour tirer son mouchoir. Nous nous rendîmes compte alors qu'il portait en dessous l'uniforme d'officier de marine. Un trait de lumière se fit dans nos esprits. C'était le capitaine de corvette X. Sans doute venait-il de s'enfuir de Toulon.

— Georges, lui dis-je, comment avez-vous fait ?

— Le train, dit-il.

Chaque matin, un train quittait Marseille, passait à Toulon vers 10 h. 30 et continuait jusqu'à Carnoules. Ce jour-là, le convoi fut arrêté par les Allemands, pendant que la flotte se sabordait. Ensuite, il fut autorisé à poursuivre sa route pour Carnoules où il arriva avec trois heures de retard. Les passagers qui voyageaient à bord de ce convoi virent de leurs propres yeux la destruction de notre flotte.

RUSE ALLEMANDE

Voici les événements que j'ai pu reconstituer d'après les récits du capitaine X et d'autres témoins du drame :

Le 11 novembre, anniversaire d'un glorieux armistice, les Allemands violèrent la clause principale de l'accord honteux de 1940, en occupant la totalité du territoire français. Je les vis avancer. Cette fois-ci, Pétain était délié de toute obligation envers l'envahisseur. La convention d'armistice avait été délibérément violée. Par conséquent, la flotte, à Toulon, eut normalement dû recevoir l'ordre de prendre la haute mer, mettant à profit le temps qu'il fallait aux nazis pour parcourir les quatre cents milles qui séparaient la base navale du point le plus proche de l'ancienne ligne de démarcation. Même si le carburant qui restait aux navires était insuffisant pour un voyage complet, les unités pouvaient toujours s'éloigner de la côte, pour être par la suite ravitaillées par la flotte britannique.

La France entière espérait et priait. Mais la France entière devait être amèrement déçue. Les derniers partisans de Pétain, même les plus acharnés, ouvrirent les yeux : trop tard.

Le départ de la flotte était tellement justifié et attendu par les Allemands eux-mêmes, qu'ils jugèrent nécessaire d'inventer un stratagème pour retenir sur place les unités navales de Laborde. Avec la complicité de Vichy, ils mirent sur pied une odieuse comédie.

Au matin du 12 novembre, les Français furent surpris d'apprendre, par la radio de Vichy, que Toulon allait demeurer libre. Dans sa lettre au maréchal Pétain, datée de la veille, Hitler annonçait sa décision de s'abstenir d'occuper la base navale, et pour expliquer ce geste, il se répandait en éloges flatteurs à l'égard des dirigeants navals français.

Ainsi, Toulon devait conserver un semblant de souveraineté française, et Hitler comptait, par sa prétendue générosité, maintenir la flotte à l'ancre jusqu'au moment où il pourrait frapper sans rémission.

Tout Français non aveuglé pressentit le cours des sombres événements qui allaient se dérouler. C'est pour cette raison que les appels de Londres et d'Alger à la flotte devinrent plus pressants : « Soyez sur vos gardes ! Prenez le large, il est encore temps. Venez vous joindre à nous. Venez continuer la lutte ! »

Mais de Vichy vint la voix lasse du maréchal : « Obéissez à mes ordres. Je suis le chef et l'incarnation de votre pays. N'augmentez pas les malheurs de la France. »

Il est facile d'imaginer dans quel état d'indécision se trouvaient les commandants navals à Toulon.

TOULON S'ÉVEILLE

Les heures et les jours passèrent. Toulon, ainsi que la région à l'intérieur du périmètre tracé par ses forts, formaient un petit Etat indépendant, à l'intérieur de la France complètement dominée par les Allemands. Soudain, Toulon s'éveilla. Les effectifs militaires et navals furent mis en état d'alerte. Un bataillon de fusiliers marins, un bataillon de Sénégalais et un régiment d'infanterie vinrent de Marseille pour renforcer la garnison de la place.

Ce que Hitler avait voulu faire passer pour un hommage envers la flotte, une preuve généreuse de son admiration, n'était en réalité qu'une ruse abominable, ruse pour laquelle Vichy avait publiquement remercié le Führer. Les nazis, peu soucieux de courir les risques d'une attaque frontale, essayaient de conquérir la place en opérant à l'intérieur. Les victimes — tous ceux qui se seraient défendus s'ils avaient été ouvertement attaqués — furent arrêtées et emprisonnées. La flotte devait être conquise par les mêmes moyens détournés.

Il s'en fallut de peu que le plan de Hitler ne réussît.

Du 12 au 27 novembre, des canots automobiles allemands minèrent l'embouchure de la rade de Toulon. En même temps, des colonnes blindées s'ébranlèrent en direction de la ville. De gros canons de siège, montés sur rails, furent mis en batterie, pointant leurs gueules vers les forts de Toulon. Le soir du jeudi 26 novembre, tous les préparatifs allemands avaient été complétés.

ULTIMATUM ALLEMAND

Très tôt, le lendemain matin, le docteur Ménétrel entra dans la chambre à coucher du maréchal Pétain et réveilla son maître. Une ordonnance était arrivée, apportant des nouvelles tragiques : le général feld-maréchal Karl von Runstedt, commandant des troupes allemandes, demandait la reddition immédiate de la flotte française, au nom du Führer. Une autre lettre de Hitler à Pétain faisait valoir les bonnes raisons de cette demande.

Aux termes de cette missive, les officiers et les équipages de la marine de guerre française avaient subi une étrange transformation en quelques jours. Le 11 novembre, Hitler leur avait rendu un hommage public. Et maintenant, seize jours plus tard, le Führer accusait ces mêmes hommes d'être d'ignobles parjures, des traîtres à la solde des Anglo-Saxons.

Un ordre sec, un ultimatum en réalité, fut adressé à l'amiral de Laborde. La flotte devait se rendre immédiatement. « Tels sont les ordres du gouvernement de Vichy », concluait l'ultimatum.

L'amiral de Laborde, nous verrons par la suite pourquoi, n'avait pas reçu d'instructions récentes de Vichy. Les seuls ordres en sa possession dataient de l'armistice : ils lui enjoignaient explicitement de résister à toute agression, quelle qu'en fût son origine, et de saborder la flotte plutôt que de la consigner.

Ces ordres n'avaient jamais été annulés. Les préparatifs en vue du sabordage avaient été effectués. L'amiral répondit à l'ultimatum allemand en annonçant qu'il ouvrirait le feu contre toute force armée approchant de ses navires.

Entre temps, des effectifs allemands s'infiltraient dans la ville encore endormie. Ils avancèrent sans encombre. Les marins français étaient à bord de leurs navires ; les fantassins et les Sénégalais se trouvaient à l'arsenal, dans les forts, dans les casemates. Les Allemands hésitèrent, perdant ainsi un temps précieux.

Après un certain temps, deux colonnes se formèrent, l'une se dirigeant vers l'arsenal et l'autre marchant sur les docks. Bientôt, les nazis prenaient d'assaut toutes les embarcations qu'ils pouvaient trouver, s'entassant sur des pontons qu'ils avaient apportés avec eux. Soudain, un coup de canon partit du navire-amiral.

LE SIGNAL

C'était le signal, l'ordre de sabordage à tous les navires et celui de détruire les installations du port, de démanteler les canons des batteries



Des navires de guerre français sabordés à Toulon ont pu être remis à flot par des

côtières. Les commandants étaient à leurs postes de combat, à bord des soixante-dix unités en rade de Toulon. Des ordres laconiques furent donnés. En quelques minutes, les vieux docks, la surface tranquille de la rade, les mouillages furent transformés en un immense cimetière de carcasses fumantes d'acier tordu d'où s'échappaient de hautes flammes et d'énormes spirales de fumée épaisse.

D'autres explosions se produisirent dans l'arsenal. Les machines, les ateliers, les usines, tout sautait. Au sud, les magasins de munitions s'écartelèrent dans une série de détonations assourdissantes, crachant jusqu'au ciel des flammes gigantesques. Tout autour de la base, à Cépet, à Sicié, au Cap-Brun, à Carqueiranne, les explosions se succédaient. Mortiers, canons, obus, tout fut détruit. Le base navale la plus puissante de France, qu'il avait fallu vingt ans de travail pour aménager, n'était plus qu'un immense amas d'épaves fumantes.

Fous de rage, les Allemands prirent d'assaut l'arsenal, tuèrent les sentinelles et forcèrent les lourdes portes. C'était trop tard. Des combats corps à corps eurent lieu entre nazis et ouvriers français dont plusieurs furent tués ou blessés. Dans leur colère aveugle, les envahisseurs se retournèrent contre l'école des cadets. Ils saisirent les jeunes aspirants qui, menottes aux mains, furent dirigés sur un camp de concentration. La foule tenta de délivrer les cadets, et cela provoqua encore une échauffourée.

Les premières nouvelles suivant immédiatement la tragédie annoncèrent que les équipages avaient sombré avec leurs navires. La vérité est autre : officiers et marins, après avoir accompli leur travail de destruction, demeurèrent à leurs postes jusqu'à la dernière minute, ensuite, en ordre parfait, ils abandonnèrent leurs navires et prirent pied à terre. Un bon nombre d'hommes furent victimes des explosions. D'autres furent noyés.

Les équipages se trouvèrent face à d'importantes forces allemandes, et de nombreux officiers et matelots furent faits prisonniers. Certains parvinrent cependant à s'enfuir dans la confusion. Tel fut le cas de notre ami, le capitaine X. Il fila droit chez un ami, couvrit son uniforme d'un imperméable et réussit à embarquer sur le train en provenance de Marseille.

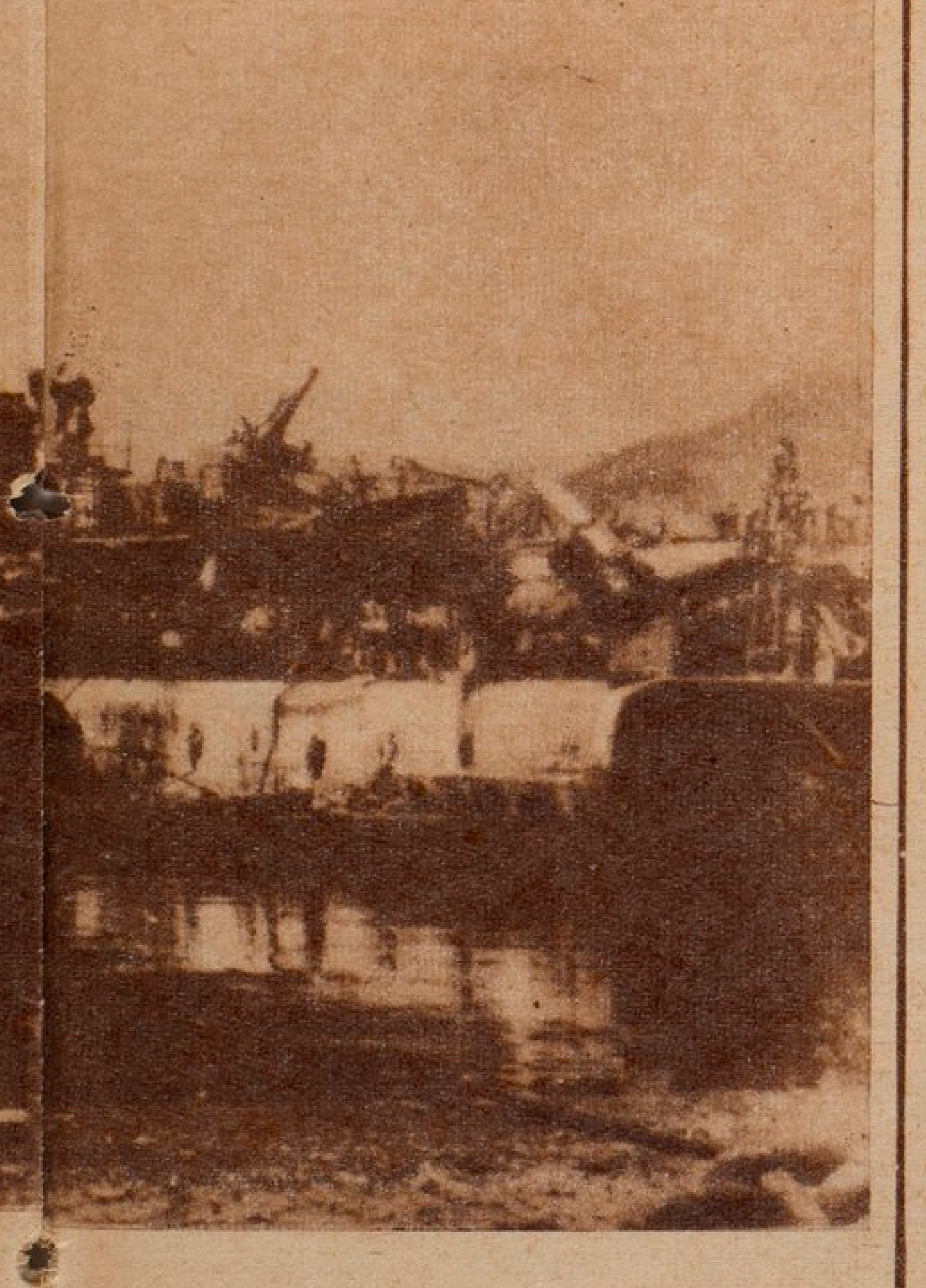
Le soir tomba, mais le ciel pur de la Côte d'Azur continua dans la nuit à refléter les sinistres lueurs de la fournaise de Toulon. Une couche épaisse de fumée s'abattit sur la ville et sur le port.

CE QUI S'EST PASSÉ

La version officielle de la tragédie dit textuellement que l'amiral de Laborde avait reçu, depuis l'armistice, l'ordre de résister à toute agression et de saborder la flotte plutôt que de se rendre. Le matin du 27 novembre, l'amiral Platon, agissant au nom du maréchal Pétain, avait tenté d'annuler l'ordre de résistance. Il avait essayé, de Vichy, de se mettre en communication téléphonique avec l'amiral de Laborde. N'y parvenant pas, il avait appelé la préfecture maritime, mais n'y avait trouvé qu'un subalterne, à qui il avait donné les nouveaux ordres : consigner la flotte aux Allemands. Lorsque l'ordre fut communiqué aux commandants, il était trop tard. Tel fut le texte d'un rapport publié par Vichy le 29 novembre.

Or, la vérité est beaucoup plus simple. Le commandant allemand à Toulon, après avoir complété l'encerclement de la place, avait supprimé toute communication téléphonique de la ville avec l'extérieur, pendant la nuit du 26 au 27 novembre, et avait ordonné de brouiller tous les messages transmis par radio. C'est pour cette raison que l'ordre de Vichy, enjoignant à l'amiral de Laborde de consigner la flotte aux nazis, n'est jamais parvenu à destination, sinon trop tard pour sauver les navires au profit de l'Allemagne.

Il y a une justice au monde.



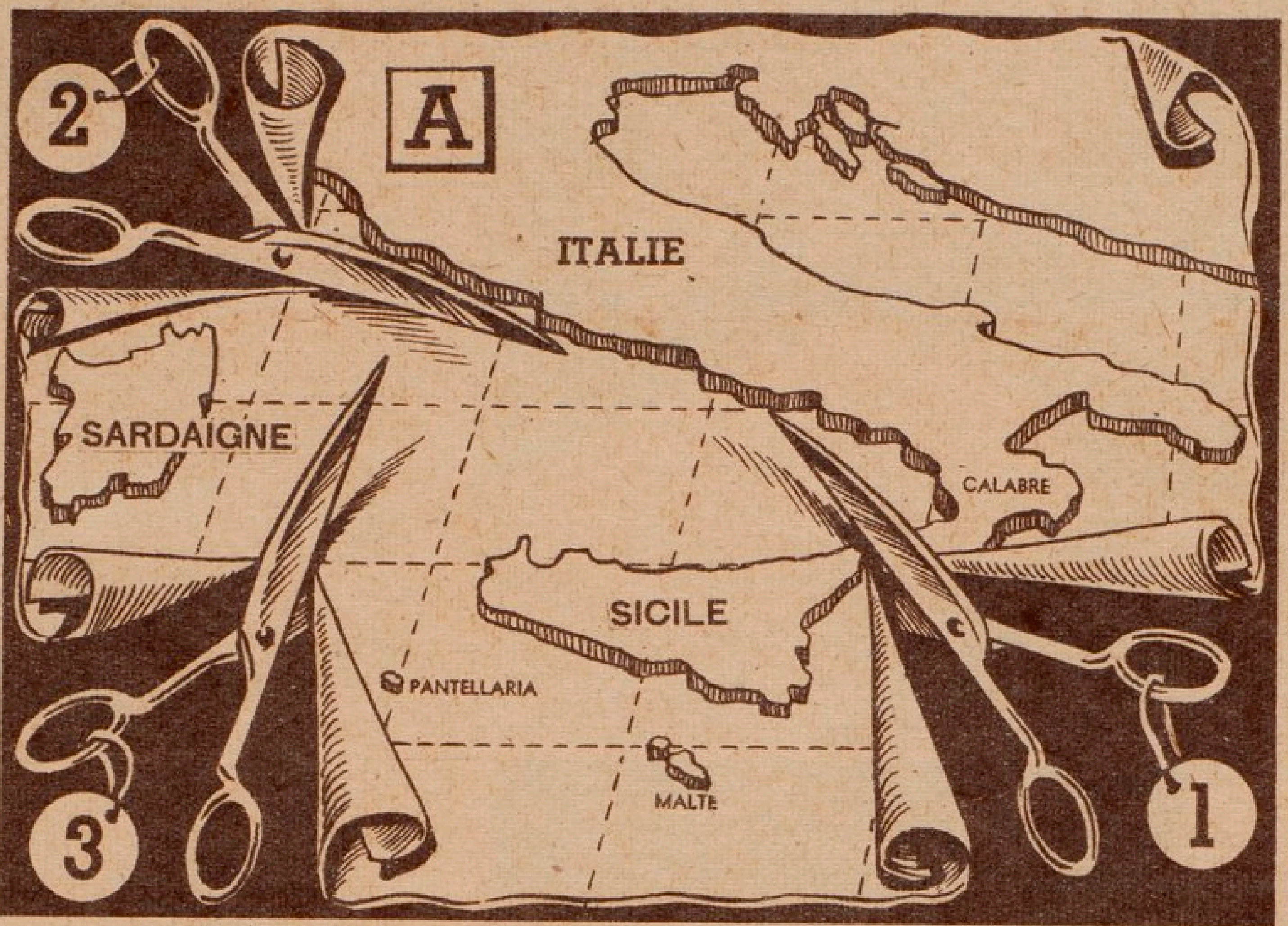
ingénieurs italiens. L'on aperçoit à gauche une sentinelle italienne qui veille.

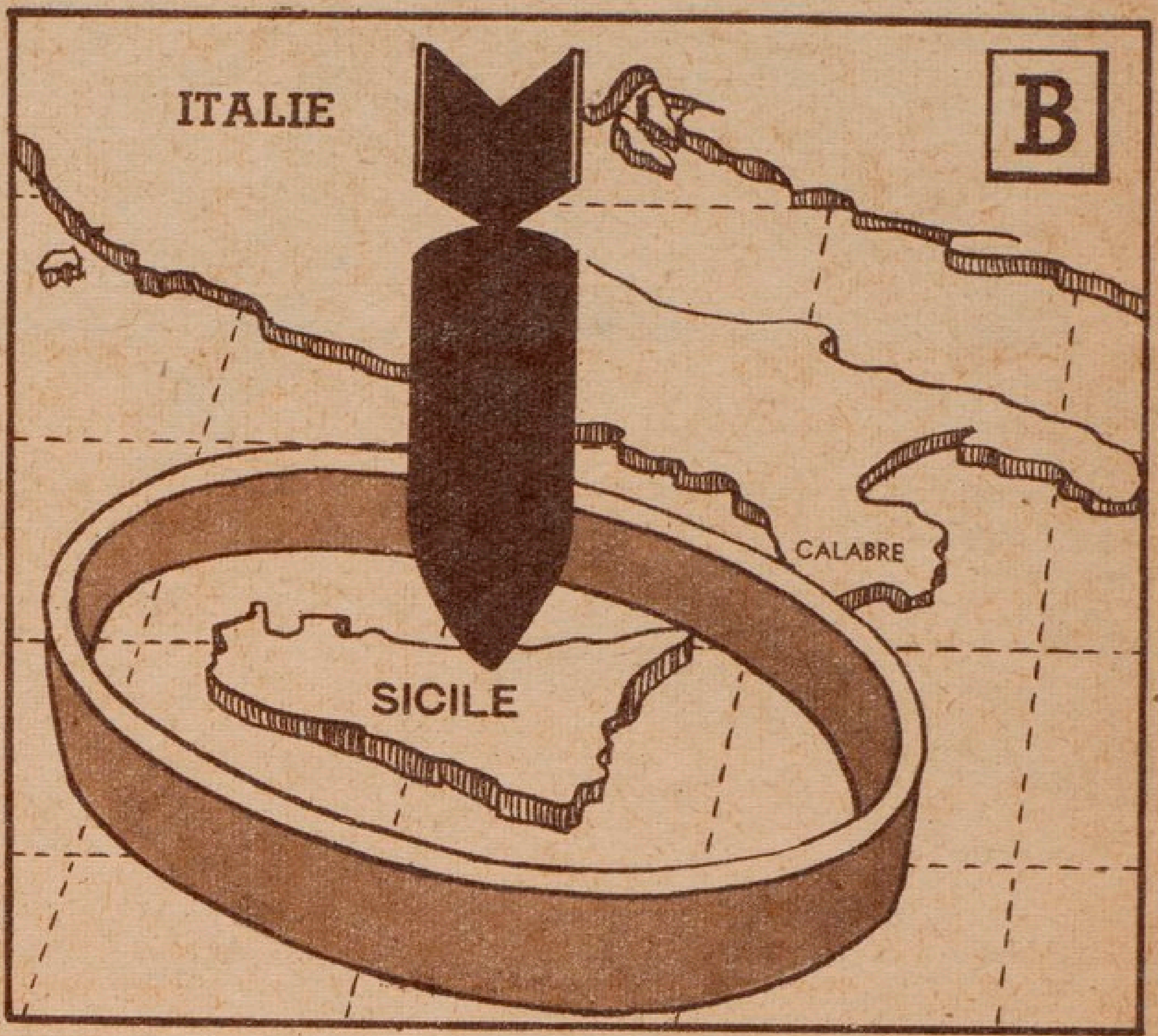
LE PLAN DES 52 JOURS

La Sicile a été le théâtre d'un des plus grands débarquements de l'histoire. Plus qu'aucun autre facteur, la réussite en est due à l'action de l'aviation anglo-américaine organisée par l'Air-Chief Marshal Sir Arthur Tedder, dans son fameux Plan de 52 jours.

Quand la date de l'invasion de la Sicile fut arrêtée, l'Air-Chief Marshal Sir Arthur Tedder, commandant en chef de l'aviation alliée en Méditerranée, élabora le plan aérien de l'attaque contre la grande île italienne. Les premiers 26 jours, coïncidant avec la campagne de Lampeduse et de Pantellaria, n'étaient que la préparation de la seconde partie de ce plan ; les seconds 26 jours, commençant le 12 juin, immédiatement après la chute de Pantellaria et de Lampeduse, représentent l'offensive contre la Sicile proprement dite.

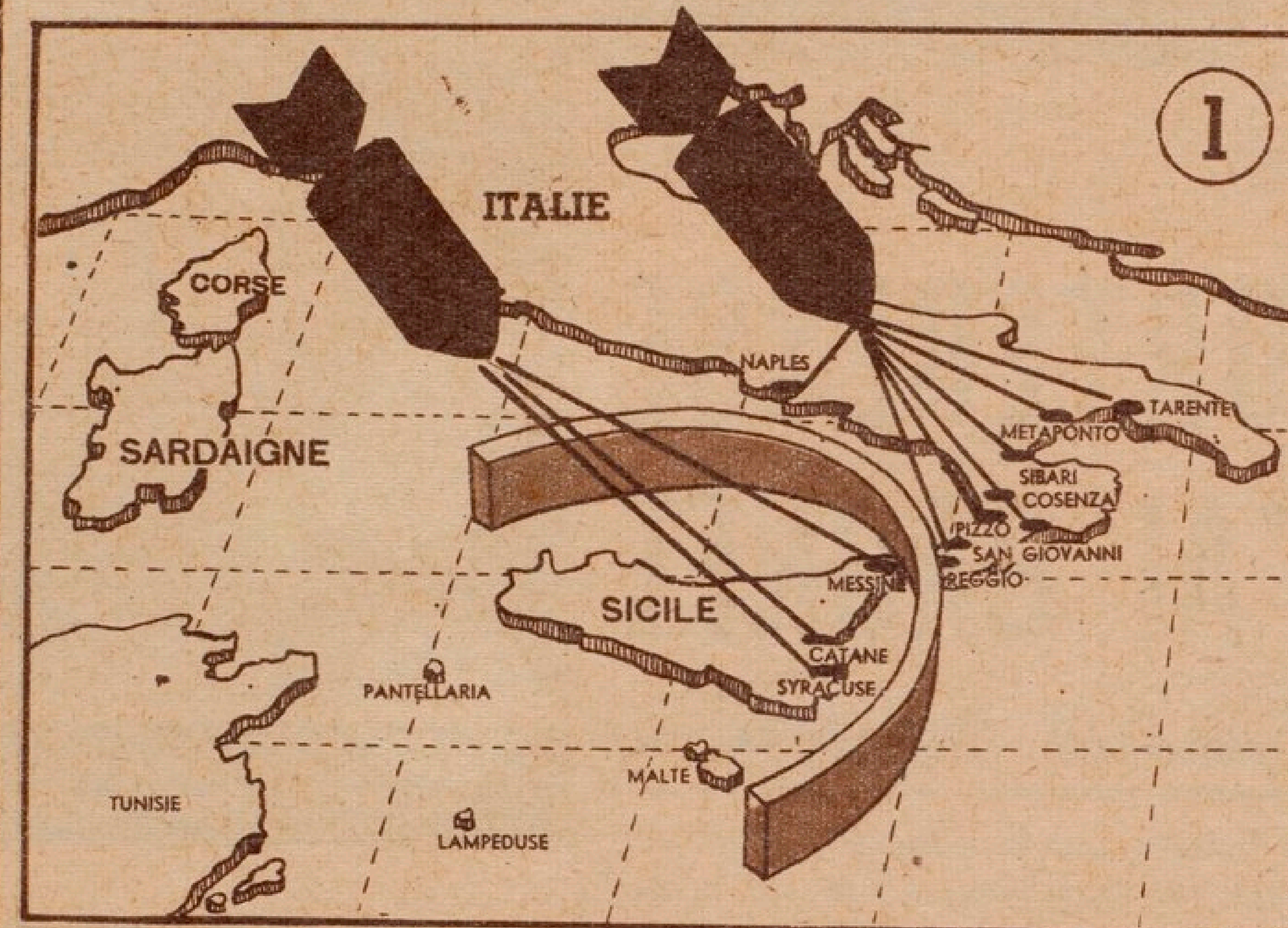
Cette offensive visait à faciliter la tâche des forces terrestres en affaiblissant les défenses de la Sicile. Tout d'abord la garnison devait être coupée des renforts et du ravitaillement provenant d'Italie à travers le détroit de Messine, ou indirectement de la Sardaigne.





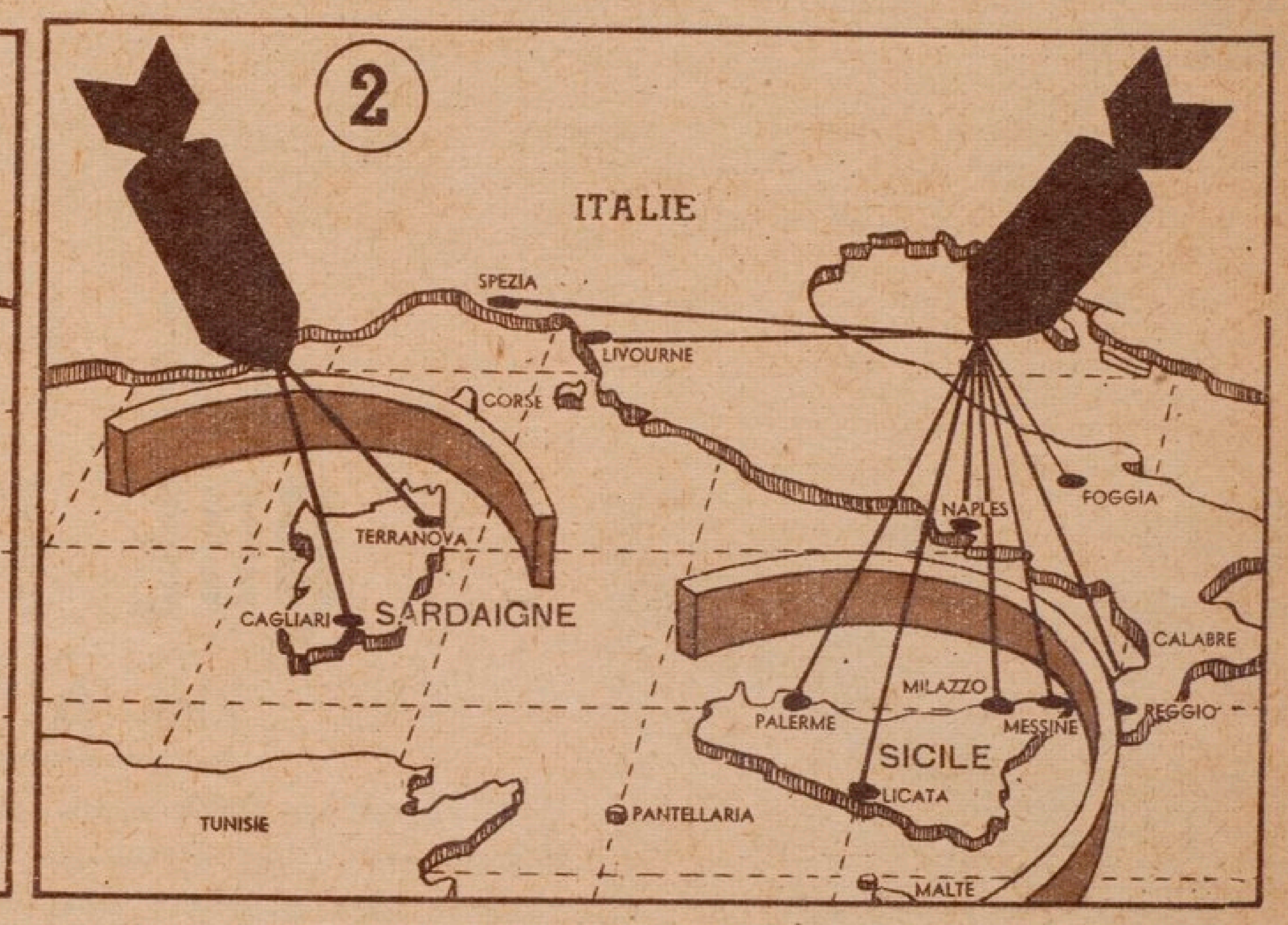
LES DEUX ÉTAPES

Aussi, comme le représente la carte A, la première étape de l'offensive de Tedder comportait-elle trois phases consécutives : 1° l'amputation de la Sicile de l'Italie ; 2° l'amputation de la Sardaigne de l'Italie ; 3° l'amputation de la Sicile de la Sardaigne. En second lieu, ainsi que le montre la carte B, après avoir isolé la Sicile de l'Europe au moyen des bombardements aériens, l'île elle-même devait être désorganisée par la destruction de ses communications, de sa défense aérienne et de son système de communications. De là, la dernière étape de l'offensive Tedder consistant en un martèlement concentré de l'île. La voie de l'invasion serait dès lors ouverte.



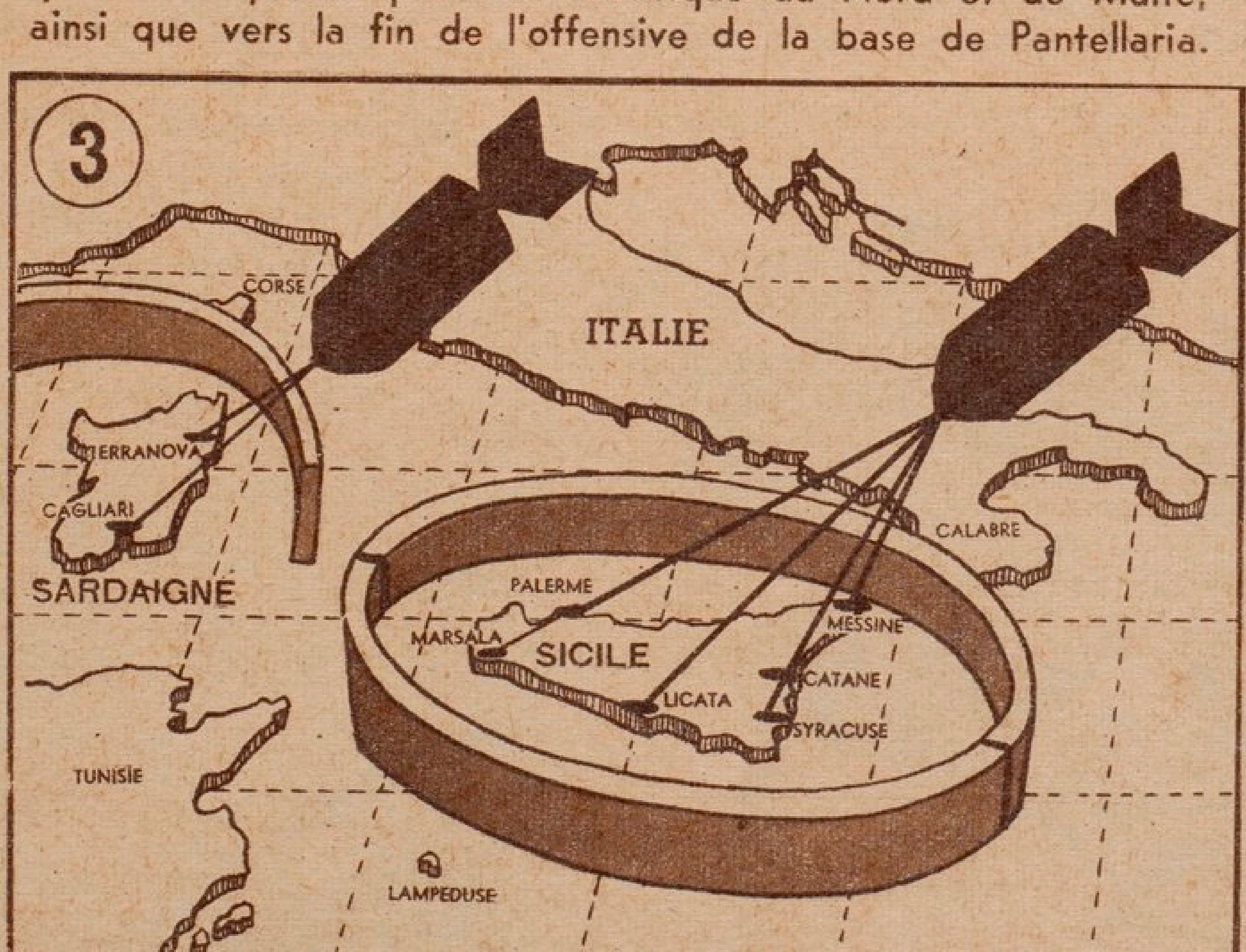
1. LA SICILE EST ISOLÉE DE L'ITALIE

Les 12 et 13 juin, des bombardiers Wellington commencèrent la première phase de l'offensive en s'attaquant dans l'ordre aux ports siciliens de Catane, de Messine et de Syracuse. Entre temps, Tedder concentrait des chasseurs-bombardiers sur la préparation intensive de la seconde partie de cette phase en attaquant les ports du sud de l'Italie, ainsi que les voies ferrées. Cette tâche, commencée le 15 juin, prit fin le 21, coupant les communications entre la Sicile et l'Italie. Les bombardiers alliés qui l'accomplirent partirent d'Afrique du Nord et de Malte, ainsi que vers la fin de l'offensive de la base de Pantellaria.



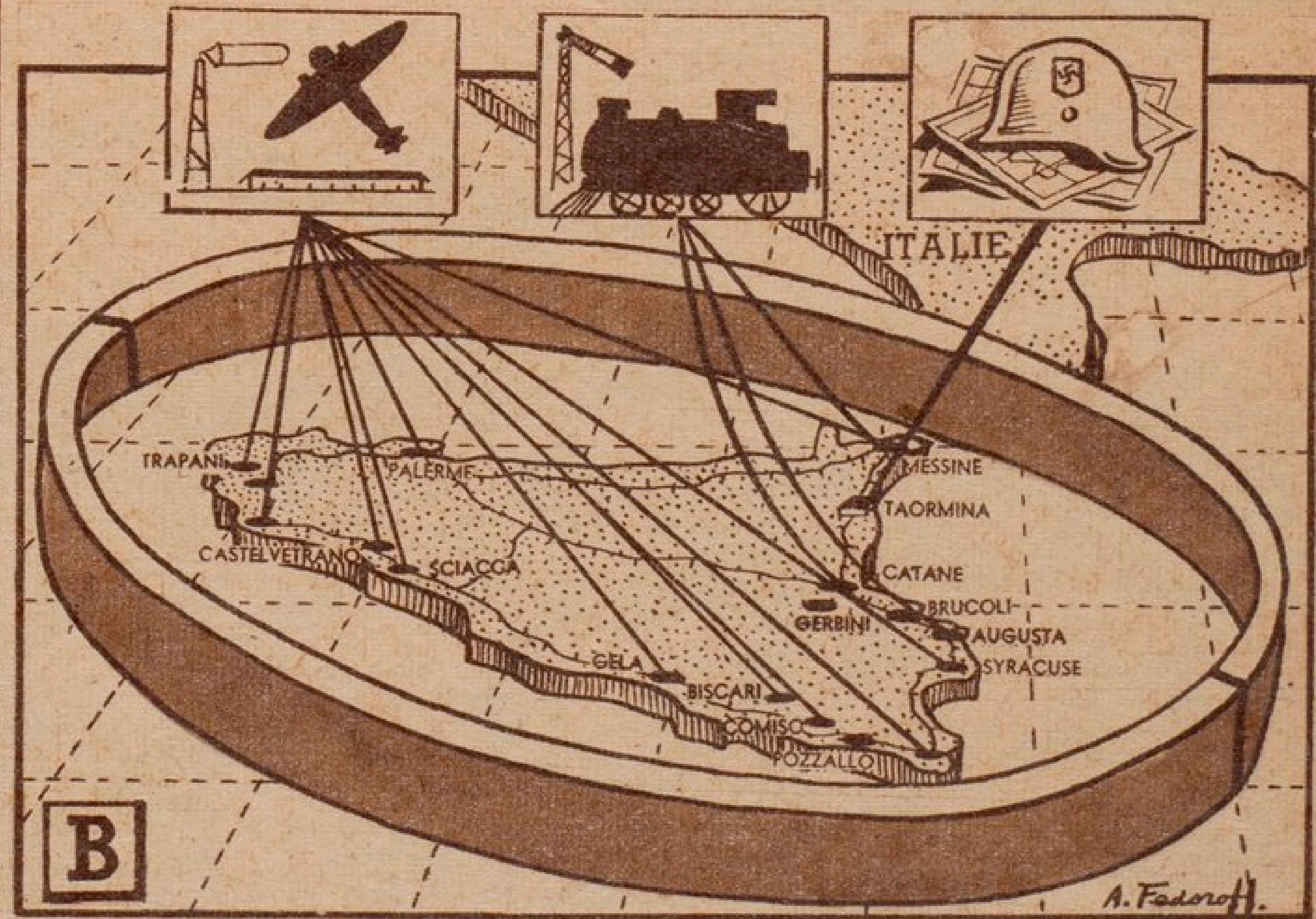
2. LA SARDAIGNE EST ISOLÉE DE L'ITALIE

Les Wellingtons britanniques commencèrent à isoler la Sardaigne par une violente attaque contre le port de Naples durant la nuit du 20 au 21 juin. Ils furent suivis par des Forteresses Volantes qui attaquèrent les voies de triage et les docks le lendemain. Des bombardiers américains pénétrèrent plus au nord en territoire métropolitain et arrosèrent de bombes Foggia qui amenait du ravitaillement pour la Sardaigne via Naples. Avec les attaques contre les ports sardes de Cagliari et d'Olbia, les 22 et 23 juin, l'isolement de la Sardaigne fut achevé. En même temps, des raids redoublant d'intensité avaient lieu sur Messine.



3. LA SICILE EST ISOLÉE DE LA SARDAIGNE

Le jour consécutif à la seconde attaque nocturne sur Messine laquelle mit fin à la deuxième phase, Tedder dépêcha ses bombardiers sur la Sicile pour attaquer ses principaux centres : Palerme (30 juin), Cagliari (le lendemain), et Palerme et Cagliari la nuit suivante. Il restait à détruire les défenses internes de l'île. Accomplissant cette tâche simultanément avec la rupture des communications entre la Sicile et la Sardaigne, Tedder consacra des bombardiers au renouvellement des attaques contre les aérodromes et les chemins de fer si utiles à la garnison. Le terrain était ainsi déblayé pour un assaut décisif contre la Sicile.



4. DESTRUCTION DES DÉFENSES DE LA SICILE

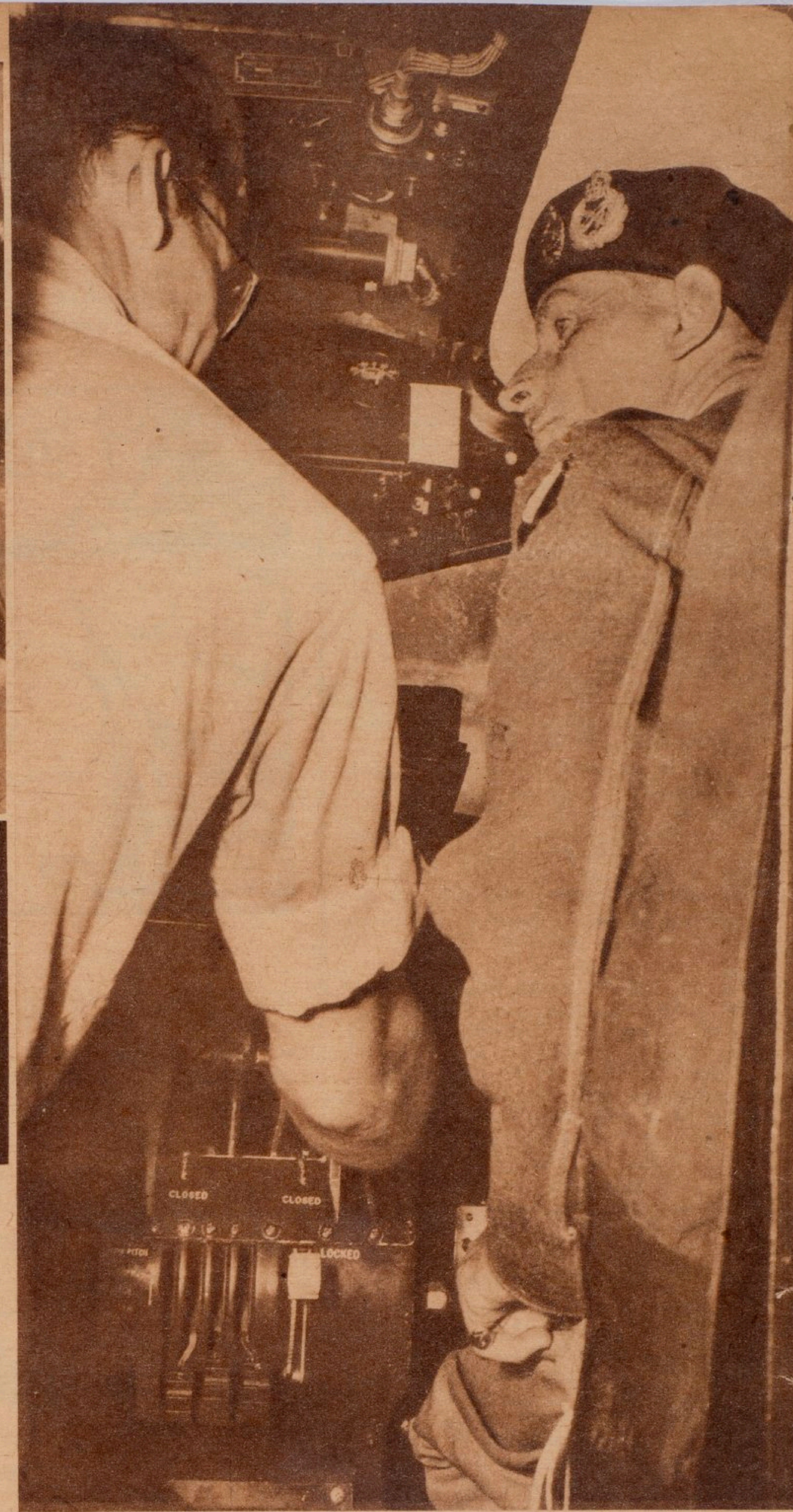
Après avoir empêché l'accroissement des moyens de défense de la garnison sicilienne, l'aviation alliée passe à la destruction des moyens existants. Tout d'abord, destruction des aérodromes ennemis. Puis, paralysie des mouvements des troupes de l'Axe en désorganisant le système ferroviaire. Ces attaques se déroulent du 3 au 8 juillet. Enfin, dernière formalité avant le débarquement, l'aviation alliée s'attaque (8 et 9 juillet) aux objectifs encore plus directement militaires : quartiers généraux, système de communications, etc... Ainsi prit fin l'offensive de Tedder avant l'invasion de l'île, premier second front européen.


comfort and well-being is one of my first considerations.
It is a very great honour for a British general to be flown about by an American crew in an American aircraft, and I am very conscious of this fact.

B. L. Montgomery
General
Eighth Army.

A bord de sa Forteresse Volante, le général Montgomery rédige l'article exclusif que nous publions ci-dessous.

Ci-contre : le fac-similé de la fin du manuscrit avec la signature du général Montgomery, commandant en chef de la Huitième Armée.



Le capitaine Evans explique au général Montgomery le fonctionnement de la Forteresse qu'il gagna à la suite de sa capture de Sfax.

LA FORTERESSE QUE J'AI GAGNEE

par le général Montgomery

Le général en compagnie du capitaine Evans, pilote de la Forteresse offerte par le général Eisenhower après la chute de Sfax.

La Forteresse Volante me fut donnée par le général Eisenhower, en avril 1943, après que j'eus capturé Sfax. Il vint me rendre visite à mon quartier général, peu après la bataille de Mareth. C'était le 2 avril, et j'étais occupé à préparer l'offensive contre la position d'Akarit qui devait nous ouvrir une brèche à travers Gabès et nous permettre de déployer nos forces armées à travers la plaine de Tunisie.

Je dis au général Eisenhower que lorsque je capturerai Sfax, il faudra établir une coordination totale entre les armées alliées en Tunisie, et cela nécessitera pour moi un long déplacement. Je lui demandai s'il pouvait mettre à ma disposition une Forteresse (B-17) ; le splendide armement de ce genre d'appareil ne rend pas une escorte nécessaire et je serais à même de voyager à volonté et de me débrouiller parfaitement en face de n'importe quelle formation ennemie. Je lui promis de lui faire présent de Sfax vers le milieu du mois d'avril et que, s'il m'offrait une Forteresse, je serais très satisfait. Il accepta. Je capturai Sfax le 10 avril et, quelques jours après, une Forteresse me fut envoyée.

J'effectuai à son bord plusieurs milles sans ressentir la moindre fatigue. Je n'hésiterai pas à dire que le fait d'avoir ma propre Forteresse et de pouvoir me déplacer à volonté contribua pour une grande part aux opérations victorieuses de la Huitième Armée. Je ne saurais assez exprimer ma reconnaissance au général Eisenhower de me l'avoir offerte ; c'est un réel plaisir que de servir sous ses ordres et un honneur d'être placé sous son commandement.

L'équipage de ma Forteresse se compose d'officiers et d'hommes merveilleux en tous points et leur confort et leur bien-être sont pour moi un constant sujet de préoccupation.

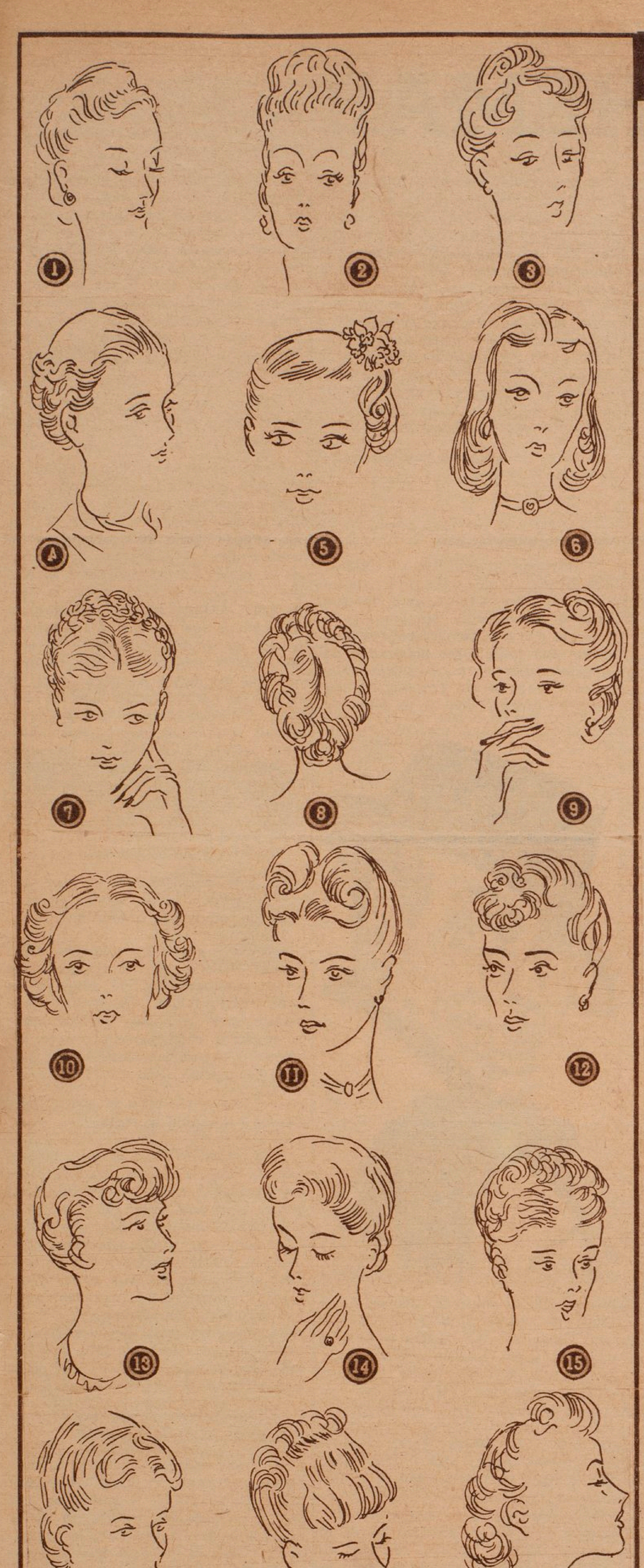
C'est un très grand honneur pour un général britannique d'être piloté par un équipage américain dans un appareil américain, et je suis très conscient de ce fait.

B.L. MONTGOMERY
Général
Huitième Armée



Le commandant de la Huitième Armée parmi les membres d'équipage de sa fameuse Forteresse Volante.
(Reportage photographique « U.S. Army Signal Corps »)


Le général Montgomery s'essaye à piloter lui-même son appareil qui vient de lui être livré. Cela paraît lui procurer un immense plaisir.



SOYEZ BIEN COIFFEE EN 8 MINUTES

Voici 18 manières de vous coiffer en moins de 10 minutes :

1. Ondulation très vague sur le front et les tempes. Les mèches de derrière sont roulées en chignon ; 2. Tous les cheveux sont brossés en hauteur et retenus, soit au moyen de pinces, soit de petits peignes ; 3. Chignon coiffé très haut sur la tête, petites mèches touchant en ondulations floues sur les tempes ; 4. Coiffure plate sur le front, les tempes et la nuque sont coiffées « à la dépeignée » ; 5. Pour cheveux très courts : raie de côté, mèche ramenée de côté et retenue par un bouquet de fleurs. Ondulations vagues pour le reste ; 6. Raie au milieu. Coiffure plate finissant par un rouleau en dedans ; 7. Pour cheveux longs : raie au milieu, les deux tresses sont ramenées sur le haut de la tête où elles se croisent. Vous pouvez les retenir avec des pinces ; 8. Tous les cheveux brossés en arrière se massent en un rouleau en dehors très flou et bouclé ; 9. Grosses mèches relevées et bouclées. Raie de côté. Sur la nuque, un gros rouleau en dehors ; 10. Raie au milieu. Les mèches sont d'abord roulées en boucles, puis défrisées et tombent en vagues floues de chaque côté du visage ; 11. Raie au milieu : deux grosses boucles sont roulées sur les tempes. Les cheveux — brossés en hauteur sur la nuque — sont retenus par des petits peignes ; 12. Cette coiffure suit le mouvement en hauteur. Une grosse mèche frisée descend sur le front ; 13. Cheveux coupés « à la boule » sur la nuque. Une grosse boucle — roulée en dedans — descend sur le front ; 14. Une large onde, venant en diagonale sur la tête, se termine par un rouleau en dehors ; 15. Coiffure en hauteur se terminant par des bouclettes floues. Deux crans se trouvent de chaque côté de la raie au milieu ; 16. Pour les cheveux plus longs — chignon très bas sur la nuque — raie au milieu, mèches relevées sur les tempes ; 17. Cheveux en hauteur se terminant en une grosse boucle roulée en dedans. Les mèches du devant descendent en mèches floues ; 18. Coiffure très floue. Mèches relevées sur la tempe. Boucle roulée en dehors et descendant légèrement sur le front.

FEMINITES

LA LIGNE DE L'OVALE ET DU COU

Vous pouvez avoir de beaux yeux, des traits charmants, une peau fraîche et fine et, cependant, perdre en agrément par l'apparition d'un double menton.

Ce n'est pas, autant que vous croyez, un effet de l'âge : certaines conformations de la mâchoire et du cou y prédisposent dès la jeunesse.

Le massage — sous toutes ses formes — est un des meilleurs moyens de lutte.

Massage manuel que vous ferez vous-même, matin et soir, en pinçant et en refoulant la chair empâtée le long de l'os maxiliaire inférieur. Massage par tapotement que vous appliquerez à l'aide d'un tapoteur flexible en peau ou en caoutchouc ou, faute de mieux, avec la pulpe de vos doigts.

Enfin, si votre cas l'exige et que vous puissiez y recourir, massage électrique fait dans un institut de beauté de première classe par une spécialiste compétente.

Tout massage doit être suivi d'un lotionnement astringent qui resserre les tissus et fortifie les muscles. Voici une bonne recette :

Lait d'amandes douces : 75 grammes ; extrait de thym (facultatif) : 0 gramme 50 ; borax : 2 grammes ; eau de rose : 200 grammes ; sulfate d'alumine : 4 grammes.

Ou bien, si le massage a un peu irrité votre peau :

Huile d'amandes : 50 grammes ; eau de rose : 25 grammes ; teinture de benjoin : 25 grammes.

Les bajoues sont à peu près de même nature que le double menton, avec cette différence cependant qu'elles résultent de l'affaissement des tissus, plutôt que de leur empâtement. Les lotions à l'eau froide en sont le meilleur remède.

Les frictions astringentes conviennent aussi, mais le massage est assez souvent contre-indiqué, surtout le massage fait par soi-même.

Chaque soir, avant de vous coucher, lotionnez abondamment votre ovale avec de l'eau froide, puis appliquez le mélange suivant :

Vinaigre de toilette : 100 grammes ; alun : 20 grammes ; borax : 2 gr.

Un excellent exercice pour empêcher le développement du double menton et des bajoues est le suivant :

Rejetez la tête aussi en arrière que possible, puis, lentement, ouvrez et fermez votre bouche. Pour que cet exercice soit bon, il faut que vous sentiez « tirer » les muscles du cou. Commencez par faire vingt fois, les premiers jours, puis allez en augmentant jusqu'à 50 et même 100 si le double menton est déjà là et que vous êtes obligée de le faire diminuer par ce moyen.

ANNE-MARIE

POUR MAIGRIR...

Des femmes vous diront :

— Tout ce que j'aime est nourrissant. Les mets qu'il me faut adopter, pour maigrir, je ne les aime pas. Je préfère donc m'abstenir de manger...

Ce remède, en lui-même, ne vaut pas cher. En maigrissant d'un coup, les tissus se relâcheront et tout le corps deviendra flasque et mou. Ce qu'il faut, c'est l'amener à s'amincir sans l'affaiblir.

Est-il donc si difficile de rééduquer votre goût et de l'amener à se satisfaire sans dommage pour votre ligne ?

Le goût n'est après tout, Madame, qu'un tyran temporaire et parfaitement irrégulier que vous maîtrisez, à l'envi, sans vous en douter.

Ne vous arrive-t-il pas souvent, très souvent, d'être en proie à une obsession ? Ne vous est-il pas déjà arrivé de n'avoir plus eu envie de goûter votre plat favori ? Nous sommes donc plus ou moins maîtres de nos goûts, à condition d'avoir un peu de volonté.

Pour maigrir, mangez des mets légers. Voici un menu-type, amaigrissant et exquis, qui plaira même aux plus difficiles :

Melon glacé. Poulet grillé. Haricots verts à l'anglaise. Salade. Fruits de saison.

Je suis certaine que vous ne ferez pas grise mine à un pareil repas. Peu à peu vous oublierez les sauces compliquées, les crèmes et les fromages.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Ne vous récriez pas, ne protestez pas, n'écarquillez pas vos grands yeux couleur pervenche et ne me traitez pas de cousin perfide parce que je vous dirai que les femmes en général sont des créatures souvent bizarres et qu'il faut être bien patient et doué d'une abnégation totale pour supporter les raisonnements qu'elles vous tiennent quand, se rendant compte qu'elles sont dans leur tort, elles veulent vous convaincre qu'elles ont tout de même raison. Certes, vous êtes charmantes, et fines, et sensibles, et délicates à l'extrême, et séduisantes malgré tout, mais parfois votre entêtement à vouloir soutenir une cause perdue d'avance ou un argument dont vous êtes les premières à vous rendre compte de la fausseté, mais que vous voulez appuyer malgré tout, vous rend exécrables...

— Moi, me disait un mari (qui avait dû en connaître de vertes et de pas mûres avec sa moitié), quand j'ai une discussion avec ma femme, quel qu'en soit le sujet, je prends mon chapeau et je reviens trois heures après. Entre temps, elle a eu tout le temps de se calmer et de se rendre à l'évidence. A mon retour, je constate dans son attitude une transformation soudaine et, au lieu des reproches véhéments que mon absence aurait dû provoquer, je trouve, au contraire, un visage repentant et des bras ouverts pour me recevoir. Croyez-moi, je vous en donne le tuyau, faites comme moi.

La passivité est parfois la meilleure façon d'être avec les femmes, ma cousine. Et là, je vous assure, je ne fais aucun paradoxe. Un mari qui veut tenir tête à sa moitié est vaincu d'avance et peut provoquer des éclats susceptibles de bouleverser de fond en comble la bonne marche de son existence conjugale.

— Alors quoi, me direz-vous, nous ne sommes qu'opiniâtreté et obstination, ruse et fausseté, et vous voulez prétendre que nous ayons toujours tort quand, pour nous mettre à votre hauteur, nous essayons de défendre une idée et faire valoir celle que nous jugeons la plus saine ? Vraiment, mon cher cousin, vous outrepassez la mesure en voulant nous faire accroire qu'un cerveau de femme est la négation de l'intelligence et du sens le plus commun.

Calmez-vous, ma cousine, là n'est point du tout mon intention et je soutiens, au contraire, que votre jugement est parfois précieux et qu'en plusieurs domaines vous nous rendez des points. Mais je veux parler de l'entêtement de certaines femmes, dans certaines occasions, et dans celles-ci seulement. Là, vous déroutez l'homme le mieux disposé à votre égard et, je le répète, dans ces conjonctures, comme me le disait le mari de tout à l'heure, la résistance passive est encore la meilleure attitude à adopter...

Sans rancune, charmante et tendre cousine.

Votre cousin
SERGE FORZANNES

Conseils à mes nièces...

« A toutes »

Je tiens à m'excuser d'avoir quelque peu tardé à répondre à certaines de mes nièces. Une confusion s'étant produite dans mon courrier, il m'a fallu un certain temps pour y remettre de l'ordre.

Nièce « Comme je suis heureuse ! »

Je vous remercie pour votre bonne lettre. Vous avez en effet une mine superbe et il m'a fallu un certain temps pour reconnaître dans cette splendide jeune femme, débordante de santé et de joie de vivre, ma nièce « Malheureuse » de jadis. A quand l'heureux événement ? Donnez-moi plus régulièrement de vos nouvelles. Merci pour les recettes.

Nièce « Dorothy »

Ecrivez-moi en anglais. Cela ne me dérange nullement, car je connais bien votre langue. Pour vos yeux, lotionnez-les, matin et soir, avec de l'eau de rose tiède. Ne mettez plus de rimmel sur vos cils pour un certain temps.

Nièce « Couturière débutante »

Je sais combien il est difficile de couper du crêpe, du voile ou de la mousseline et — surtout — de leur donner un arrondi régulier, car l'étoffe glisse en tous sens. Pour parer à cet inconvénient, commencez par bâtir le tissu sur du papier avant de le couper. Passez ensuite un fil à un centimètre des contours et coupez ensemble l'étoffe et le papier.

Nièce « Jeune mariée »

Pour avoir des tapis plus moelleux, et qui durent plus longtemps, ayez soin de placer dessous des feuilles de papier d'emballage. Merveilleux et peu coûteux, n'est-ce pas ?

Nièce « Ponctuelle ? ? ? »

Mais oui, ma chère amie, vous devez toujours arriver à l'heure quand vous avez un rendez-vous. Imposez-vous une certaine discipline. Commencez à vous habiller tôt, de manière à être prête à l'heure.

Nièce « Que deviendrai-je ? »

Non, je ne vous abandonnerai pas et vous pouvez toujours compter sur moi... Ce que vous devez faire ? Avant tout, téléphonez à votre fiancé et commencez par vous excuser de votre conduite. Dites-lui ensuite combien vous avez souffert de tout ce malentendu. Il est encore temps de tout éclaircir. Téléphonez immédiatement.

Nièce « Toute ronde »

Vous devez perdre 7 cm. de tour de cuisses et 14 cm. de tour de hanches. Pour ceci, faites de la culture physique. Votre idée de vous inscrire à un cours de gymnastique est excellente. D'autre part, évitez de manger du pain, des farineux, ne buvez pas trop d'eau, mangez des grillades et des légumes cuits à l'eau. Renoncez définitivement à toutes pâtisseries.

Nièce « Débrouillarde »

Quand vous versez dans un plat de verre ou de porcelaine fragile un mets bouillant, disposez sous le récipient un linge humide plié en quatre. Cela empêchera le plat ou le verre de se fendre ou de se fêler.

Nièce « Ma robe du soir est perdue »

Mais non, elle ne l'est pas... Vous pourrez rendre son aspect de neuf à votre toilette de lamé argent si vous la frottez avec du son employé très chaud et frotté avec la main. Préservez celle-ci avec un gant de tissu. Secouez, tapez, brossez avec une brosse douce et frottez avec de la peau.

Nièce « Que faire ? »

Emballez votre chapeau de la manière suivante : placez à dix centimètres environ du fond de la boîte à chapeaux un ruban assez large. Epinglez le chapeau sur ce ruban, puis fixez au-dessus un autre galon dans le sens inverse de façon à faire une croix avec le premier. Fixez le chapeau avec des épingles et, ainsi isolé, il sera à l'abri de tout choc.

Nièce « Ah ! comme j'ai chaud... »

Buvez souvent des citronnades, elles ont le pouvoir de dissoudre les graisses inutiles. Le citron, d'ailleurs, est un ami du foie et allège le sang trop épais.

Nièce « Peureuse »

Si vous craignez l'insolation, évitez les efforts fatigants pendant les heures chaudes, portez des vêtements légers, souples, amples, clairs et, surtout, buvez très peu. Le thé chaud est excellent durant les grandes chaleurs. Il vous fait un peu transpirer, aussitôt que vous l'avalez, mais, ensuite, il vous procure une délicieuse sensation de fraîcheur.

Nièce « Fermière en vacances »

Puisque vos chaises empaillées se creusent en avant et se percent, lavez-les simplement à l'eau chaude et mettez-les à sécher dans un courant d'air. En séchant, la paille se gonflera et reprendra sa forme. Vous pourrez parachever votre œuvre en vernissant le dessus de la chaise, ce qui aura pour effet de renforcer l'empaillage.

TANTE ANNE-MARIE



NOS CONTES

CAUCHEMAR

Mrs Meade était dans une maison de santé depuis trois semaines, souffrant de troubles cardiaques. Son médecin l'avait finalement persuadée de consulter le fameux psychiâtre, Dr Stone, dont elle attendait la visite avec une certaine appréhension. Il ne lui serait pas facile de lui parler de sa fantastique histoire ou hallucination. Un quart d'heure avant l'heure fixée pour la visite du Dr Stone, on frappa à la porte.

— Je suis un peu en avance, dit une voix mielleuse derrière le paravent, et je vous demande d'excuser ma tenue de carnaval. Je me suis brûlé la figure avec une lampe à pétrole et suis obligé de porter ce masque pour un certain temps.

Comme il approchait de son lit, Mrs Meade vit que le visage de son interlocuteur était entièrement caché par un masque noir dont deux fentes permettaient aux yeux de voir et à la bouche de parler.

— Maintenant, Mrs Meade, dit-il en s'asseyant sur une chaise tout près du lit de la malade, vous allez me parler de ce trouble mystérieux qui affecte votre santé, dit-on. Je vous prie d'être parfaitement franche avec moi. Quand cette... dirai-je obsession a-t-elle commencé ?

— Très bien, répondit Mrs Meade, je vais essayer de vous raconter exactement toute l'histoire. Elle a commencé il y a bien des années, quand j'habitais nouvellement Regent Street. Une après-midi, je fus désagréablement frappée par l'apparition d'un homme rôdant autour de la station du métro à Baker Street. Il produisit sur moi une impression ineffaçable. Il y avait quelque chose d'absolument haïssable dans toute sa personne, mais particulièrement dans ses yeux dont le regard était hardi et malfaisant, des yeux sans cils qui me fouillaient et me dévisageaient des pieds à la tête. Il semblait me lorgner avec l'air de me dire : « Alors vous voilà ». Son apparition produisit sur moi un choc, je vous l'ai dit. Cependant, son visage me paraissait familier ; et c'est là l'étrangeté de la chose, car — à ma connaissance — je n'avais jamais vu cet homme. Dans le violent dégoût que je ressentais pour lui, se mêlait une étrange impression d'une chose déjà rêvée, ou imaginée. Je ne sais plus très bien. Je notais vaguement qu'il portait un chapeau rabattu noir et un cache-nez vert autour du cou. A part cela, ses habits n'avaient rien de marquant. Comme Mr Hyde, il donnait l'impression d'une difformité sans défaut apparent. Son visage était horrible — humide et pâle comme... comme un champignon. Ce n'est pas encore tout à fait cela, mais il m'est difficile de le décrire autrement. L'aversion qu'il m'inspira fut extraordinairement violente. Comme je passais devant lui pour descendre les escaliers de la station, j'étais consciente que son regard suivait chacun de mes mouvements. Ce me fut un grand soulagement de disparaître dans l'ascenseur et d'être emportée par le métro.

« Bien qu'ayant beaucoup à faire ce jour-là, je ne pus le chasser de ma pensée ; et quand je revins le soir, tard, ce fut un choc terrible de le voir embusqué au haut des escaliers, m'attendant, semblait-il. Cette fois-ci, il n'y avait pas de doute, il me lorgnait et je crus le voir secouer légèrement la tête. Je me dépêchai de rentrer. Bientôt j'eus la sensation désagréable d'être suivie, et regardant par-dessus mon épaule, je le vis là, à quelques pas derrière moi. Comme je me retournais, il souleva son chapeau comme pour me saluer. Je courus presque jusqu'à la maison. Quel soulagement ce fut d'entendre la porte se fermer violemment derrière moi !

« Je le revis le lendemain, le surlendemain et presque tous les jours. La frayeur éprouvée en le reconnaissant provoqua en moi des frissons, et chaque fois son coup d'œil devenait plus audacieux. Plusieurs fois il me suivit jusqu'à la maison, mais jamais au delà de la porte du jardin. Je fis une enquête dans les magasins avoisinant à la station du métro : personne ne semblait l'avoir remarqué. La crainte de le rencontrer devint vite une obsession. Bientôt je renonçais à me servir du métro et faisais de longs détours afin d'éviter ce côté de Baker Street. »

— Vous le craigniez tant que cela ? demanda le visiteur.

— Oui.

— Continuez, je vous prie. Je ne vous interromperai plus.

— Pendant quelque temps, continua Mrs Meade, je ne le vis plus ; puis il y eut un triste accident dans le voisinage de ma demeure. Un jour, en retournant d'une promenade dans le parc, je vis une foule assez nombreuse devant la barrière de notre maison. Une petite fille avait été écrasée. Un ambulancier portait son corps sans vie.



Un policier et plusieurs femmes essayaient de consoler la mère folle de douleur. Parmi tous ces visages terrifiés et apitoyés, je vis soudain une face vile, moqueuse, dont les traits familiers étaient horriblement déformés par un sourire grimaçant. Avec une gaieté méchante, il regarda l'enfant, puis, se retournant, il me lorgna. Après cet incident, j'abandonnais tout à fait Baker Street. Mais un jour, comme je sortais faire une promenade, il se mit à pleuvoir très fortement. Je courus vers une station de taxis au bout de la rue et grimpai dans le premier véhicule de la rangée. Un petit garçon m'ouvrit la porte et, pour éviter de mouiller mon chapeau, je lui indiquai mon adresse afin de la transmettre au chauffeur. A ma grande surprise, nous partîmes à une vitesse folle. Je levai les yeux vers le conducteur et vis un dos courbé et un cache-nez vert. L'allure à laquelle nous roulions était insensée et je tapais sur la vitre. Le chauffeur se retourna. Imaginez ma terreur quand je reconnus le visage abhorré, me souriant à travers la glace. Dieu seul sait pourquoi nous n'avons pas eu d'accident à ce moment-là. Au lieu de surveiller la route à suivre, l'individu me regardait et souriait, se moquant de moi. Nous allions de plus en plus vite, passant en trombe dans les rues encombrées. J'étais tellement malade de terreur, qu'en dépit de la rapidité du véhicule, j'aurais sauté à tout prix, mais je ne pus ouvrir la porte malgré tous mes efforts. Je criais à rendre l'âme. J'étais ballottée dans le taxi. A la fin, il y eut un choc... Je me rappelle uniquement avoir entendu la vitre se briser et une douleur insupportable à la tête ; puis, plus rien.

« Quand je revins à moi, j'étais à l'hôpital, inconsciente depuis des heures à la suite de contusions. Je posais plusieurs questions et j'appris qu'on m'avait ramassée parmi les débris d'un taxi écrasé contre une palissade, et c'était un miracle que je fus encore vivante. Quant au chauffeur, il avait disparu et personne ne l'avait vu. La voiture n'avait pas de numéro et ne put être identifiée. La police était complètement confondue.

« Après cela, j'insistais pour quitter ce quartier et mon mari prit une maison à Chelsea.

« Une année passa et je commençais à espérer ne plus jamais le revoir. Je tombais malade et, après d'interminables consultations, une grave opération fut décidée. Tout était arrangé et la veille j'allais à la clinique. Je sonnais et la porte fut promptement ouverte par un homme de petite taille. Je faillis crier. Malgré sa livrée d'infirmier, je reconnus mon homme. Il se tenait là debout. D'une pâleur maladive, il gardait, comme toujours, cet affreux sourire qui me faisait si peur. Folle de terreur, je me précipitais hors de l'hôpital et montais dans le taxi qui m'attendait encore avec mes bagages. Aussitôt arrivée à la maison, j'annulais l'opération. En dépit de l'opinion de tous les médecins de Harley Street, je guéris. L'opération s'est avérée être inutile. »

Mrs Meade arrêta son récit.

— Ainsi donc cet être — quel qu'il soit — vous a rendu service en cette occasion, opina son interlocuteur.

— Oui, peut-être, répondit Mrs Meade, mais je ne l'en craignais pas moins pour cela. Oh ! quels rêves monstrueux j'ai fait ! On m'avait anesthésiée, mais je n'étais pas endormie, je voyais le chirurgien s'approcher et, comme il se penchait au-dessus de moi, son visage était celui de l'homme.

— L'avez-vous jamais revu, Mrs Meade ? demanda le visiteur.

— Je regrette, répondit avec hâte la malade, mais je ne puis vous raconter ma dernière rencontre avec lui. C'est encore trop douloureux. Il y a certaines choses dont on ne peut pas parler. C'est alors que je compris pourquoi il m'avait montré l'enfant morte et m'avait lorgnée de ses vils petits yeux. Ceci s'est passé depuis longtemps, mais j'ai toujours peur. Voyez-vous, il me reste encore un enfant. Je ne peux quitter la maison sans m'attendre à le revoir. Qu'arrivera-t-il si un jour je le trouve chez moi ? Je n'en sais rien.

— Je ne pense pas que cela vous arrive jamais, Mrs Meade.

— Vous considérez cette histoire comme un conte et vous me prenez pour une hallucinée, je pense. En tout cas, je ne crois pas vous avoir donné une impression de vérité sur le personnage. Mais je ne puis faire mieux, soupira la patiente.

L'interlocuteur se leva et se pencha sur l'invalide.

— Son visage est-il comme cela ? demanda-t-il, et tout en parlant il arracha son masque.

Ceux qui entendirent le cri de Mrs Meade ne l'oublièrent jamais.

Deux nurses se précipitèrent dans la chambre, suivies du Dr Stone qui, exact au rendez-vous, venait d'arriver.

La femme morte reposait sur le lit.

Il n'y avait personne d'autre dans la chambre.

LADY CYNTHIA ASQUITH



Nos lecteurs écrivent...

Marina

● *Il est certain que cette façon de répondre n'est guère flatteuse pour votre ami et je conçois très bien qu'il en ait pris ombrage. Vous êtes-vous mal exprimée ? En tout cas, expliquez-lui exactement ce que vous avez voulu dire. L'amour véritable a d'autres accents, avouez-le.*

Etienne

● *Rassurez-vous, cher ami, si cette femme ne vous aimait pas, il y a longtemps qu'elle aurait coupé court à des relations qui, en somme, ne sont pour elle que souffrance et sources d'ennuis. Vous devriez lui être très reconnaissant et n'avoir aucun doute quant à ses sentiments à votre égard.*

Hésitant

● *Vos nobles sentiments vous honorent et je crois que avez trouvé la seule solution qui puisse lui assurer le bonheur. Le mariage comporte d'énormes responsabilités et de grandes charges. Etant donnée votre situation, vous ne pourriez que la rendre malheureuse et souffrir vous-même de ne pouvoir lui procurer un minimum de bien-être.*

Je l'aime quand même

● *Comme dans la chanson. Cela prouve que vous avez de la suite dans les idées. Mais, à votre place, j'agirais tout autrement et je ne chercherais plus à l'importuner. A quoi sert-il de poursuivre une femme lorsque l'on sait qu'elle n'a d'yeux que pour un autre ? Vous ne pouvez que l'importuner et vous rendre encombrant et indésirable. Croyez-moi, n'insistez plus et attendez de voir votre amour partagé.*

Jeune fille malheureuse

● *Ma chère enfant, permettez-moi de vous le dire, vos parents ont tout à fait raison et la colère de votre père est complètement justifiée. Tout d'abord vous devez couper court à ces fréquentations qui déplaisent à vos parents et, en second lieu, vous montrer envers eux plus tendre et plus respectueuse. Ce jeune homme me paraît vouloir passer son temps et rien de plus. Mettez-le donc au pied du mur et menacez de tout rompre s'il ne se déclare pas de manière positive. Vous verrez par la suite s'il était sincère.*

Ami déçu

● *L'amitié absolue n'existe que très rarement. Elle s'arrête la plupart du temps devant une question de sentimentalité ou d'intérêt. Que d'amitiés rompues à la suite d'une rivalité amoureuse ou encore devant une question d'intétérêt ! Hélas ! il ne faut jamais se faire beaucoup d'illusions sur le compte des amis. On aura ainsi moins de déceptions et moins de raisons de déplorer les méandres tortueux de la nature humaine.*

HORATIUS

MISE AU POINT

Nous recevons la lettre suivante de S.E. le Chargé d'Affaires de Belgique :

Monsieur le Directeur,

Le numéro 723 d'« Images » contient, en page 4, un tableau intitulé « Le monde en guerre » et duquel il ressort que la Belgique n'est en guerre qu'avec l'Allemagne.

La vérité est que mon pays se trouve également en guerre avec l'Italie et le Japon. Qu'il me suffise de rappeler que les forces coloniales belges ont pris part à la campagne d'Ethiopie ! Comment aurions-nous pu envoyer des troupes là-bas si nous n'étions pas en guerre avec l'Italie ?

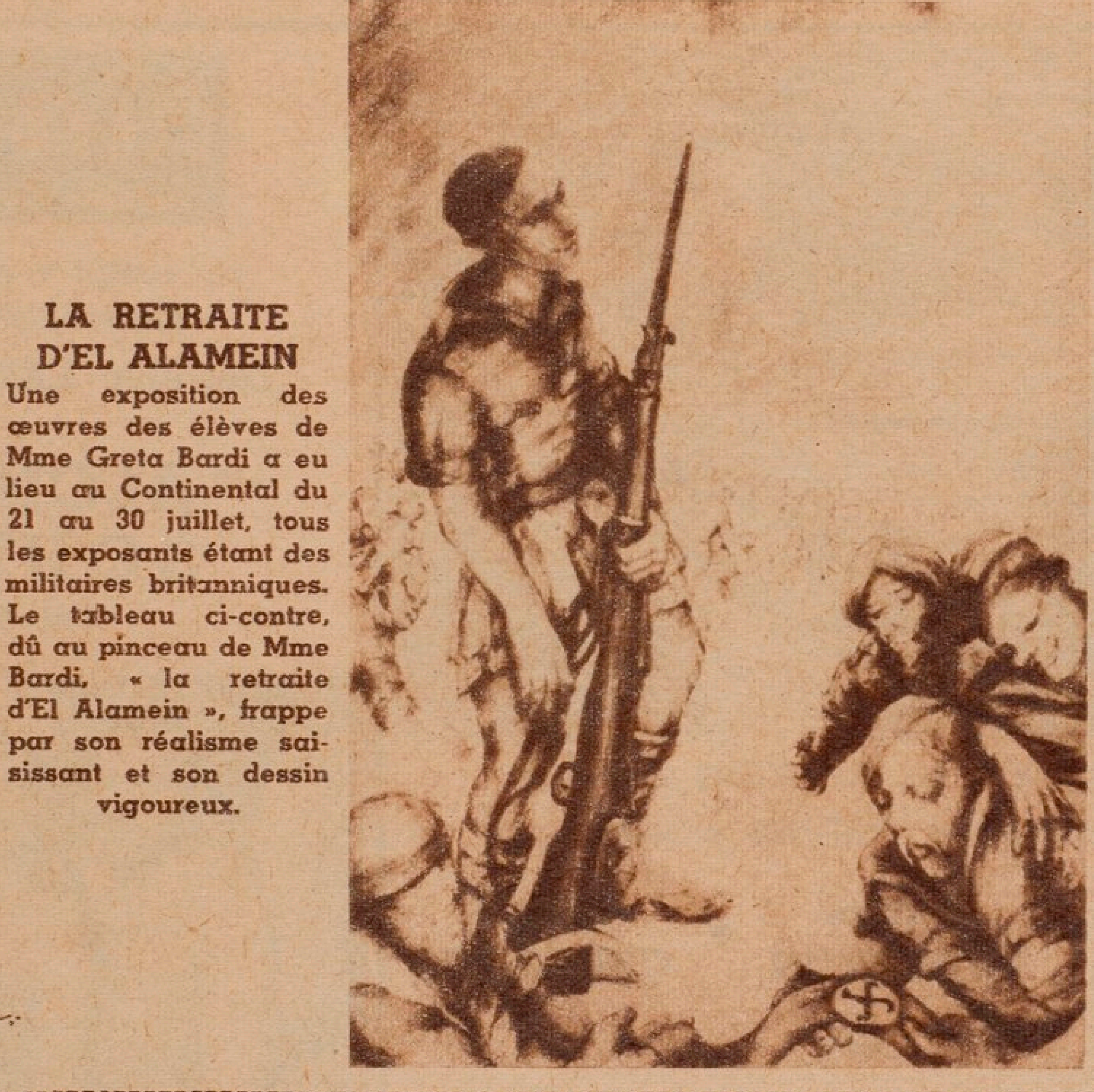
En ce qui concerne le Japon, je suis bien placé pour savoir que nous sommes en guerre avec lui, ayant été interné de ce fait par les Japonais pendant huit mois, l'an dernier.

Je vous serais reconnaissant de vouloir bien rectifier cette erreur à coup sûr involontaire et vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Chargé d'Affaires de Belgique en Egypte
LOUIS SCHEYVEN

LA RETRAITE D'EL ALAMEIN

Une exposition des œuvres des élèves de Mme Greta Bardi a eu lieu au Continental du 21 au 30 juillet, tous les exposants étant des militaires britanniques. Le tableau ci-contre, dû au pinceau de Mme Bardi, « la retraite d'El Alamein », frappe par son réalisme saisissant et son dessin vigoureux.



SOLUTIONS

LE PARADIS

Votre voyage s'effectuera le plus facilement du monde si vous avez soin de visiter les sept villes dans l'ordre suivant : Beachy Head, Birmingham, Goodwin Sands, Glastonbury, Brighton Pier, Bannockburn, Kensal Green, Paradis.

MIDI SONNE

Georges se trompait. Entre le premier et le sixième coup, il y avait 5 intervalles ; chacun, de six secondes. Mais entre le premier et le douzième coup de midi, il y a 11 intervalles, soit 11 fois six secondes.

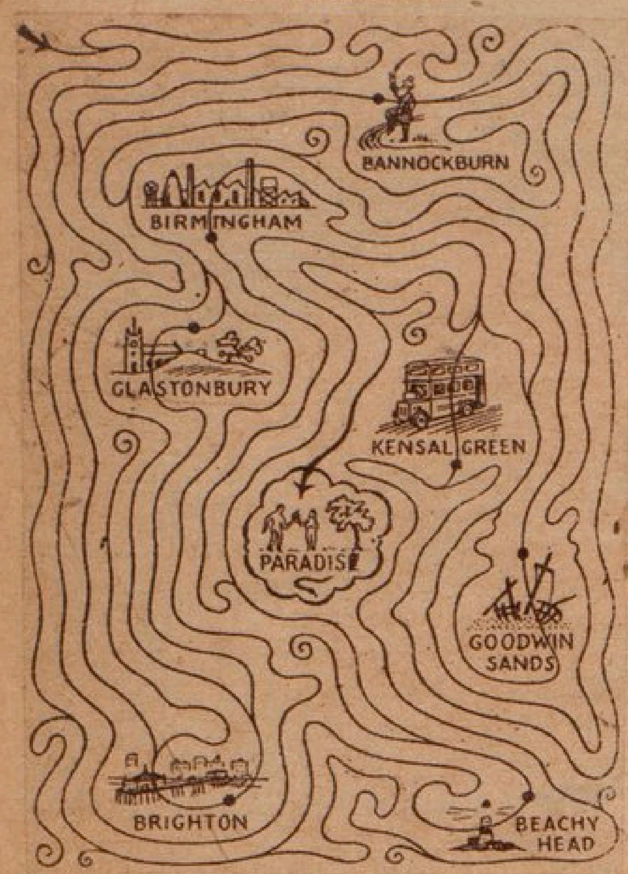
L'horloge mettra donc **66** *secondes pour sonner midi.*

PHOTOS-DEVINETTES

1) *Naples* (c) — 2) *Pagliacci* (a) — 3) *Planetarium* (b) — 4) *La retraite de Moscou* (c).

DELASSONS-NOUS...

LE PARADIS



En partant de la flèche (en haut, à gauche), vous devez arriver au « Paradis » situé au milieu du graphique, après être passé par chacun des points noirs représentant les sept villes dessinées sur la carte. Vous ne devez voyager qu'une seule fois sur la même route et ne devez visiter qu'une seule fois la même ville.

DO... OU Z... UT

C'est, paraît-il, en 1816 que le mot « zut » commença à être employé.

Nous en serions redevables à une jeune élève du Conservatoire, originaire de Rome, qui avait pris l'habitude de nommer do (comme on l'a fait depuis), la première note de la gamme.

Le professeur voulait que l'élève dît « ut » et non « do ».

Un jour, il la réprimanda fortement et ajouta :

— Je vous prie de ne plus dire do, dites « ut ».

Et il fit sonner fortement l's de la liaison.

La jeune élève exaspérée, frémissante, jeta ses cahiers en criant :

— Eh bien, puisque vous le voulez, zut !

Le mot ne fut pas perdu et bientôt le vocabulaire parisien en était enrichi.

AFFRANCHISSEMENTS

Un jour, dans une pauvre auberge de village en Ecosse, le postier arriva et apporta une lettre, pour laquelle il demanda de payer la taxe de 2 shillings. La bonne femme examina l'enveloppe, la palpa, la retourna et la refusa : « Je n'ai pas les moyens de payer 2 shillings, remportez-la. »

Cette scène eut un témoin. Un nommé Rowland Hill, qui paya généreusement les 2 shillings. Mais le facteur parti, la bonne femme n'ouvrit pas la lettre. Rowland Hill s'en étonna, mais celle-ci lui dit : « Il n'y a rien là-dedans. Mon fils s'est marié en Ecosse, il a deux enfants, chacun des membres de ma famille écrit une ligne de l'adresse et ainsi je sais que tout va bien.

Cette supercherie frappa vivement Rowland Hill. Il comprit que si cette femme recourait à ce procédé, combien d'autres, moins ingénieux, devaient s'abstenir d'écrire. Ceci se passait en 1837.

Il proposa donc au Parlement de remplacer la taxe « à distance » par une autre, fixe, unifiée. Il proposait pour en rendre la perception plus facile de vendre des petits carrés de papier que le public collerait lui-même. Ainsi fut inventé le timbre-poste.

GRAINS DE SAGESSE

Ne limitons les énergies de notre âme qu'entre ces deux immensités : ne jamais désespérer et espérer toujours mieux.

Pierre HANY.

Beaucoup de très braves gens vous disent tranquillement qu'ils n'osent pas espérer... Pour moi, il me semble bien plus sot et même criminel d'oser désespérer.

Sydney SMITH.

Tant qu'un homme est vivant il peut espérer que, tôt ou tard, il vaincra la fortune contraire.

CALDERON.

MIDI SONNE

Georges et sa sœur passent devant l'église au moment où six heures sonnent. Georges a pris sa montre et dit :

— L'horloge a mis 30 secondes à frapper les six coups.

— Combien de secondes mettrait-elle pour frapper les 12 coups de midi ? répondit sa sœur.

— Soixante secondes, évidemment, répondit Georges.

Se trompait-il ?

RIONS

Le chapelier. — Mais je vous assure, Monsieur, ce chapeau vous va comme un gant !

Le client. — Justement. N'en auriez-vous pas un qui m'aille comme un chapeau ?

●

L'examinateur. — Parlez-moi de Shakespeare. A votre avis, s'il était vivant aujourd'hui, serait-il considéré comme un homme remarquable ?

Le candidat. — Je pense bien. Il aurait 370 ans !

●

Toto. — Papa, pourquoi les journaux annoncent-ils toujours la mort des hommes célèbres, et jamais leur naissance ?

— Quelle différence y a-t-il entre un fauteuil et un buisson d'épines ?

— Je ne sais pas.

— Assois-toi sur l'un, puis sur l'autre, et tu verras la différence.

●

— Monsieur le dentiste, que peut-on faire à une dent qui est absolument morte ?

— On peut toujours lui mettre une couronne.

PHOTOS-DEVINETTES

1. *Cette ville italienne souvent pilonnée par l'aviation alliée n'est autre que :*
   a) Reggio
   b) Catane
   c) Naples
   d) Palerme

2. *Le grand chanteur Enrico Caruso paraît ainsi dans :*
   a) Pagliacci
   b) Don Giovanni
   c) Faust
   d) Pierrot

3. *Cet appareil gigantesque s'appelle :*
   a) solarium
   b) planetarium
   c) herbarium
   d) sanatorium



4. *En voyant ce tableau historique, vous vous souvenez tout de suite de :*
   a) Vienne
   b) Tokio
   c) Moscou
   d) Madrid

Votre nom ?...

PRENOMS FEMININS (G)

GLADYS : *veut dire « faible, imparfaite ». Mais est utilisé couramment dans le sens de gai, heureux.*

GRACE : *du latin. Veut dire : « gracieux ou reconnaissant ».*

GRETA : *diminutif de Margaret. Signifie : « une perle ».*

(H)

HELENE : *du grec : personne brillante.*

HENRIETTE : *du teuton : la maîtresse de la maison.*

HILDA : *du norvégien. Veut dire : « une guerrière ». Courage et fermeté.*

HORTENSE : *du latin : « jardin ».*

(I)

IDA : *veut dire : « grand bonheur ».*

INA ou INES : *signifie pureté et chasteté.*

IRENE : *qui aime la paix et l'harmonie autour d'elle.*

IRIS : *elle fut la déesse des arcs-en-ciel et reliait ainsi le ciel à la terre. Elle utilisait ce pouvoir pour transmettre les messages du ciel à la terre. Personne ayant le don d'apporter le bonheur.*

ISABELLE : *veut dire : « Dieu a juré ». Personne droite, sincère et sachant tenir ses promesses.*

PRENOMS MASCULINS (G)

GERARD : *ne perd pas son temps en discussions, mais est toujours disposé à l'action.*

GILBERT : *du saxon : « brillant comme l'or ». Brillera parmi son entourage.*

GUY : *du français : « un chef ».*

(H)

HECTOR : *sait se défendre contre les autres.*

HENRI ou HARRY : *du teuton : « un seigneur riche ». Un autre sens : « le maître de la maison ».*

HUBERT : *d'humeur toujours gaie et aimant la bonne vie.*

(I)

ISAAC : *d'origine hébraïque. Disposé à la gaîté.*

IVAN : *d'origine russe. Personne généralement bien douée.*

(LES SOLUTIONS EN PAGE 15)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)